

DOSSIER ARTISTIQUE



Estelle GRANET, auteure

36 rue Buffon, 59000 Lille

Tél. 06 73 51 45 60

estellegranet1@gmail.com

www.estellegranet.com

Georges PACHECO, photographe

15 B, route de Milon, 72540 Amné

Tél : 06 85 88 18 43

georgespaceco3@gmail.com

www.georges-pacheco.com

La minute proustienne

Réalisé avec les usagers d'un service de portage de repas à domicile, ce projet explore, sur le mode de la Madeleine de Proust, notre rapport à la nourriture et les souvenirs d'enfance qui y sont liés. Les diptyques réalisés ont été diffusés dans les plateaux repas livrés par le Centre intercommunal d'action sociale du Pays d'Opale puis exposés à la médiathèque La Rose des Vents de Bonningues les Calais.





Le goût doux-amer des gâteaux polonais

Comment décrire un goût ? Celui des pâtisseries que ses voisines polonaises lui offraient s'est envolé. Subsistent quelques fragments, des couleurs, des fruits, peut-être confits. Sans doute suffirait-il, pour que tout revienne, d'un tout petit morceau de ce gâteau, à laisser fondre doucement sur la langue. Car ils ne sont pas loin, les souvenirs à la fois heureux et tristes de son enfance dans un coron, du côté de Lens, où son père était parti s'embaucher à la mine. S'y mêlent les rires des femmes polonaises, quand elles plumaient leurs oies pour fabriquer des duvets, et le goût amer des rutabagas. Le grésillement du caramel dans la casserole et le fracas des bombes, l'obscurité de la cave, la peur au fond du ventre, en attendant que ça passe, en espérant que ça passe. S'y entrechoquent la chaleur de la main de ses frères et sœurs dans la sienne, sur le chemin de l'école, et l'absence, la perte, la mort. La guerre lui a arraché sa mère et toute sa fratrie. Elle ne lui a laissé que son père et le souvenir des jours heureux, entièrement contenus dans une part de gâteau polonais.

Marie-Thérèse Flahaut, Guînes

Photographies : Georges Pacheco. Texte : Estelle Granet.

*La Minute proustienne, projet réalisé avec les usagers du service de portage de repas à domicile du Centre Intercommunal d'Action Sociale dans le cadre du Contrat Local d'Éducation Artistique en Pays d'Opale.
Avec le soutien de la DRAC Hauts de France et du Département du Pas-de-Calais.*



Les ducasses à la vanille

Les casse-gueules, elle n'a jamais trop aimé. Ils allaient vite et les garçons embêtaient les filles en enroulant les chaînes de leur balançoire. Le bal ? Sa famille n'y allait pas. Non, la ducasse, pour Marie-Thérèse, ce ne sont pas les lampions, la tête qui tourne ou un air d'accordéon. C'est un parfum. Celui de la vanille. La veille, sa mère abandonnait ses rouleaux de tulle et ses ciseaux d'écaillageuse pour préparer les tartes, pétrir la pâte, la faire lever, la garnir d'une crème pâtissière agrémentée de gousses de vanille, parfois de pruneaux. Ce n'est pas tous les jours qu'il y avait du dessert. Alors, supplantant celle du lard ou du bouillon ordinaire, l'odeur sucrée des pâtisseries en train de cuire dans le four à charbon suffisait à donner le signal de la fête. Puis la famille arrivait. Les oncles, les tantes, les grands-parents. Tant de voix, de rires, de visages aujourd'hui partis. Reste la recette, transmise de mère en fille. Cette recette de tarte de ducasse qui n'a jamais été écrite mais dont Marie-Thérèse se rappelle chaque détail.

Marie-Thérèse Condette, Ardres



Photographies : Georges Pacheco. Texte : Estelle Granet.

La Minute proustienne, projet réalisé avec les usagers du service de portage de repas à domicile du Centre Intercommunal d'Action Sociale dans le cadre du Contrat Local d'Education Artistique en Pays d'Opale.
Avec le soutien de la DRAC Hauts de France et du Département du Pas-de-Calais.





Le lait chaud des années sombres

Il avait onze ans au début de la guerre. Son père, prisonnier en Allemagne, ne reviendrait que quatre ans plus tard. Le travail aux champs, la traite des vaches, les cochons à nourrir, le beurre à fabriquer puis à vendre... Sa mère ne pouvait pas être partout, Pierre a refermé ses cahiers et s'est attelé à la tâche. Que restait-il, de ces années ? Le goût des verts d'échalotte sur la tartine à la graisse, au retour des champs, et la saveur un peu sure du lait battu. Le rata du soir, ragoût de pommes de terre agrémentées d'un morceau de viande, et la soupe de lait au pain et au lard, le barzil. Rata et barzil. Ces deux mots sonnent aujourd'hui comme une chansonnette, la ritournelle d'une époque inconnue. Une formule mystérieuse et vaguement abstraite, un peu comme topinambour et rutabaga, avant que ces légumes aient repris du galon. Soudain, ces deux mots font renaître la voix de ma grand-mère, sa grimace à l'évocation des années de vache maigre. Mais pas de grimace, chez Pierre. La ferme et ses bêtes offraient de quoi manger. Le seul élément stable de ces années troublées se trouvait peut-être là. Dans le rata et le barzil.

Pierre Rozé, Licques

Photographies : Georges Pacheco. Texte : Estelle Granet.

*La Minute proustienne, projet réalisé avec les usagers du service de portage de repas à domicile du Centre Intercommunal d'Action Sociale dans le cadre du Contrat Local d'Éducation Artistique en Pays d'Opale.
Avec le soutien de la DRAC Hauts de France et du Département du Pas-de-Calais.*



Repas de chasse

La lame est un peu usée. Mais si elle conserve ce tranchoir, tout en bas de son buffet, ce n'est pas seulement pour des raisons sentimentales. Parfois son fils lui apporte un peu de gibier. Elle s'attelle alors, comme sa mère autrefois, à cuisiner un pâté de lièvre. Au fond du plat, des lanières de gras de porc, puis les morceaux de viande. Une bonne pincée de sel, un tour de moulin à poivre, un peu de thym, quelques feuilles de laurier... Francine n'hésite pas, chaque geste est inscrit en elle, profondément. Elle tranche et le son du hantsart la transporte à Peuplingues, dans la ferme de ses parents, sur la route d'Escalles. Trois vaches, de petits veaux, quelques cochons. C'est un dimanche après-midi, comme tous les autres. Son père vient de rentrer de la chasse. Il a déposé son fusil et sorti de sa gibecière une ou deux perdrix, peut-être un faisan, des lièvres. Surtout des lièvres. Leurs corps sont alignés sur la table de la cuisine, juste à la hauteur des yeux d'une petite fille. Sa mère noue son tablier, retrousse ses manches, dépiaute, découpe, réserve les bons morceaux qui partiront dans la terrine. Francine n'en perd pas une miette. Elle sait que, très bientôt, elle prendra le relais.

Francine Bourdon, Guînes



Photographies : Georges Pacheco. Texte : Estelle Granet.

La Minute proustienne, projet réalisé avec les usagers du service de portage de repas à domicile du Centre Intercommunal d'Action Sociale dans le cadre du Contrat Local d'Education Artistique en Pays d'Opale.

Avec le soutien de la DRAC Hauts de France et du Département du Pas-de-Calais.





La galette des petites filles sages

La pâte a été pétrie. Le four à bois au fond du jardin est brûlant. Quatorze longs pains attendent d'y être enfournés. La ration d'une semaine pour cette famille de douze enfants qui, de surcroît, accueille à sa table trois petits voisins. Paule est confiante. Ces derniers jours, ses sœurs et elle ne se sont pas chipotées. Ou alors si peu que les parents n'y ont vu que du feu. Elle surveille les opérations. Son père a gardé une petite boule de pâte. C'est gagné. Dans quelques minutes, les trois plus jeunes de la famille recevront leur récompense. Elles dégusteront chacune leur petite galette, croustillante et toute chaude. Paule hésite encore. La veille, au goûter, elle a englouti une tartine à la confiture de fraises. Choisira-t-elle, aujourd'hui, l'abricot ou la mûre ? Ces frères, plus âgés, préfèrent un peu de graisse. Mais elle n'a jamais pu s'y faire, même avec des verts d'échalote. Pourtant, elle aime le lard. Quand son père tue le cochon, elle se glisserait bien dans le saloir, pour se gorger de bonnes odeurs. Mais c'est interdit. Le saloir, c'est pas pour les filles. Si, dimanche prochain, elle espère sa galette, mieux vaut se le tenir pour dit.

Paule Vasseur, Marais de Guînes

Photographies : Georges Pacheco. Texte : Estelle Granet.

La Minute proustienne, projet réalisé avec les usagers du service de portage de repas à domicile du Centre Intercommunal d'Action Sociale dans le cadre du Contrat Local d'Éducation Artistique en Pays d'Opale.
Avec le soutien de la DRAC Hauts de France et du Département du Pas-de-Calais.





Du bouillon dans le café

Elle a toujours eu un solide appétit. Une façon, peut-être, de faire mentir le destin. Thérèse est née prématurée, à six mois et demi. Dans la chambre, pile au dessus du comptoir du café, la sage-femme avait secoué la tête. Personne ne croyait à l'avenir de ce bébé, couché dans un carton à défaut de couveuse. Soixante-dix-neuf ans plus tard, elle est assise face au grand billard et se souvient, avec gourmandise, du bouillon du dimanche. La veille, les enfants épluchaient les légumes du jardin. Des carottes, des navets, un céleri, des oignons... Pas de pommes de terre, non. Pas de pommes de terre dans le repas dominical. Quand les cloches sonnaient, la famille traversait la rue, pour assister à la messe. Pendant ce temps, le bouillon mijotait, embaumant le café, comme une promesse. Au retour, il fallait encore servir les clients, avant de se retrouver autour de la longue table. Dans l'arrière-salle donnant sur le jardin en friche, l'ancien fourneau est aujourd'hui éteint. Pourtant, il suffirait d'un seau de charbon pour en ranimer la flamme et que flotte, de nouveau, dans la salle du café de l'agriculture, le parfum du céleri, de l'os à moelle et des clous des girofle plantés dans un oignon.

Thérèse Talleux, Peuplingues

Photographies : Georges Pacheco. Texte : Estelle Granet.

*La Minute proustienne, projet réalisé avec les usagers du service de portage de repas à domicile du Centre Intercommunal d'Action Sociale dans le cadre du Contrat Local d'Éducation Artistique en Pays d'Opale.
Avec le soutien de la DRAC Hauts de France et du Département du Pas-de-Calais.*



Un pâté de tête assaisonné d'amour

Il lui aura fallu une soixantaine d'années mais ça y est, elle s'est lancée. Pour la première fois, elle a cuisiné un pâté de tête. Et pas n'importe lequel. Celui que son père préparait quand elle était enfant, en région parisienne, et dont il tenait la recette de ses années de plonge dans un restaurant. Monique a grandi dans une famille modeste, dont les menus ordinaires se composaient essentiellement de triperie, d'abats, de ragoût aux pommes de terre. C'est plus tard, devenue adulte, qu'elle a découvert d'autres plaisirs culinaires. Les escalopes à la normande, par exemple. Pourtant, le pâté de tête conserve une place à part. Une aura. La marque de l'amour entre un père et sa fille, puis entre un mari et sa femme. Car contre toutes attentes, ce n'est pas Monique qui a d'abord repris à son compte la recette paternelle, mais son homme, son légionnaire de mari, aujourd'hui disparu. Cuisiner un pâté de tête pour ses fils devient alors une façon de garder au chaud la trace de ses amours.

Monique Dubois, Bois-en-Ardres



Photographies : Georges Pacheco. Texte : Estelle Granet.

La Minute proustienne, projet réalisé avec les usagers du service de portage de repas à domicile du Centre Intercommunal d'Action Sociale dans le cadre du Contrat Local d'Education Artistique en Pays d'Opale.

Avec le soutien de la DRAC Hauts de France et du Département du Pas-de-Calais.

Les grandes affiches

Accompagnés par Georges Pacheco et Estelle Granet, des jeunes en recherche d'emploi engagent une réflexion sur la représentation de soi et, détournant les codes de la publicité, valorisent les qualités sensibles et humaines qui sont les leurs. Projet réalisé avec la Mission locale du Calaisis, dans le cadre du CLEA 2018 en Pays d'Opale.

2

Compétences

Ne jamais confondre beauté et canons de beauté
Revendiquer les lignes courbes et la rondeur
Affirmer et défendre le droit à être en formes
Ne jamais renoncer à être riche en matière

Charlotte, pourfendeuse de stéréotypes

« J'aime me photographier ou me faire photographier, pour défendre les femmes rondes, changer le regard qu'on porte sur elles ou qu'elles portent sur elles-mêmes. Je veux montrer que la beauté n'a rien à voir avec la corpulence. Avant, je ne m'assumais pas. Je me cachais sous de larges vêtements. Je sortais des magasins en pleurant, rien ne m'allait. Je me trouvais immonde. J'ai perdu un peu de poids mais surtout j'ai appris à me kiffer et à m'assumer. Maintenant, j'aime faire les boutiques, m'habiller, me maquiller. Je sais ce qui me va, ce qui met mes courbes en valeur. Je n'ai pas envie d'être mince. Mince, je ne serais pas moi. »

Compétences

Arranger les choses à sa sauce
Cultiver le bon goût, cuisiner de l'amour
Soigner la tristesse par des bisous au chocolat

Arielle, agitatrice de papilles

« Quand j'étais petite, ma mère m'asseyait sur le plan de travail quand elle cuisinait. Elle me parlait, m'expliquait ce qu'elle faisait. J'ai commencé à préparer à manger quand j'avais douze ans : des pâtes, de la viande, des légumes, de la pâtisserie. Surtout de la pâtisserie. Je prépare des gâteaux au yaourt, une recette de famille. Mais ma spécialité, ce sont les brownies. Ma mère me disait d'en faire mon métier. Mais je n'en ai pas envie, je veux cuisiner seulement pour le plaisir. C'est mon jardin secret, ma bulle, mon moment à moi. Quand je cuisine, je ne suis là pour personne, je ne réponds pas au téléphone. Quand je me sens triste, je fais un gâteau. Ça me reconforte. Et je m'assois encore sur le plan de travail quand ma mère prépare à manger ».

Compétences

Sortir de sa bulle
Faire de son apparence un étendard de liberté
Accueillir la différence
Écouter et accompagner les traversées mouvementées

Marie Amélie, écouteuse libérée

« Je suis dynamique, toujours souriante. Ça n'a pas toujours été le cas. J'étais timide, renfermée, dans ma bulle. J'ai traversé une période très difficile. Scarification, réanimation. Finalement, je m'en suis servie comme tremplin. Aujourd'hui, je sais qui je suis. Je n'ai plus peur des regards. Je joue avec mon apparence, mes cheveux, mes vêtements, le tatouage. Je me mets en scène, comme dans une démarche artistique où j'utiliserais ma propre image. Je rencontre beaucoup de personnes dans des histoires compliquées. J'aime écouter, conseiller, aider. Je sais que chacun, à un moment donné, peut avoir des difficultés à traverser. Mais ce qui ne tue pas rend plus fort, c'est ma phrase préférée. »

Compétences

Raconter des histoires
Susciter le doute et manier l'humour pince-sans-rire
Apprécier la beauté d'une équation différentielle
Jongler avec les dérivations et les intégrales d'une fonction
Faire d'une figure géométrique une œuvre d'art

Rémy, expert en second degré
et poésie mathématique

« J'adore raconter des conneries sur un ton sérieux et en m'appuyant sur des choses crédibles. J'aime observer le doute dans les yeux des autres ; c'est du lard ou du cochon ? Peut-être que c'est un humour de scientifique. J'ai toujours aimé les mathématiques. J'y vois une forme de poésie. Par exemple, quand on doit calculer l'intégrale d'une fonction pour trouver la solution à une équation différentielle... A la fin, tout se rejoint. Je trouve ça beau. Dans un cercle, on peut, en utilisant les tables de multiplication, relier entre eux des points numérotés de un à dix. On crée ainsi des formes géométriques. On peut même obtenir des lignes courbes, alors qu'on n'a tracé que des lignes droites. »

Compétences

Murmurer à l'oreille des perruches
Ouvrir la cage aux oiseaux en rentrant du boulot
Prodiguer gratouilles et chatouilles
Donner le 'la', faire répéter la chorale des calopsittes

Victorine, chef de chœur calopsitte

« J'ai quatre perruches calopsittes. Je les ai achetées chez une éleveuse. Je les ai nourries à la seringue. Il faut être très précise, dans la température de la nourriture, dans la façon de tenir la pipette... Leur cage est dans le salon. Dès que je rentre, je les libère. Si elles ne m'ont pas vue de la journée, elles me suivent partout. Elles me réclament des câlins, collent leur bec sur ma joue, inclinent la tête pour que je leur gratte le cou. En ce moment, je leur apprend à chanter. On répète la chanson de Totoro. Mais pour l'instant, elles ne connaissent que la fin ».

Compétences

Donner de la couleur à des silhouettes de papier
Peindre des étoiles dans les yeux
Reproduire, interpréter et créer des personnages imaginaires

Mathilde, mangaka autodidacte

« En primaire, j'ai commencé à regarder Naruto. Avec ma sœur, on a acheté tous les livres, puis je me suis mise à lire d'autres mangas. Dans certains, on trouve des reproductions réalisées par des fans. J'ai pensé : ça doit être cool de savoir dessiner. J'ai regardé des vidéos sur internet, pour apprendre les techniques. Je peux rester des heures d'affilée sur un dessin. J'utilise des feutres liners pour les traits fins, puis je peins à l'aquarelle, au pastel, au marqueur à alcool. Après les mangas, j'ai commencé à dessiner des personnages de Disney. Puis j'ai essayé le portrait. Je n'ai jamais pris de cours. Peut-être que je ne maîtrise pas encore toutes les techniques. Mais le résultat me plaît et je n'ai pas envie qu'on me dicte ma façon de dessiner. »

Compétences

Réunir amis et famille autour d'un repas
Se lancer à corps perdu dans une chorégraphie de Cheer Dance
Inventer jeux et sorties, agacer, provoquer
Endosser parfois le rôle d'empêcheuse de tourner en rond

Lindsay, souffleuse de chaud et froid

« On dit de moi que je suis chiant, que j'ai mauvais caractère. C'est vrai que je peux me braquer, provoquer. Mais j'aime aussi organiser des soirées pour mes amis, jouer, danser. J'ai été coach dans un club de Cheer Dance. Quand je danse, je ne pense plus à rien. J'aime préparer à manger pour les autres. Je m'occupe de mes petits frères, je les emmène au foot, au basket, je leur prépare le repas. C'est un plaisir. J'ai toujours aimé cuisiner. Je vivais chez ma grand-mère et c'est avec elle que j'ai appris. Je me souviens d'elle, dépiautant les lapins que mon grand-père ramenait de la chasse. Elle les faisait cuire au vin, avec des petits pois et des carottes. Je n'aimais pas ça. D'ailleurs, je n'aime toujours pas. Mais ça me fait penser à elle. »

Compétences

Préférer les petites attentions aux grandes démonstrations
Cultiver la tendresse familiale et les liens d'affection
Offrir son sourire comme une preuve de confiance

Déborah, cultivatrice d'intimité

« J'ai toujours été très proche de ma famille. J'aime quand on se retrouve, quand on parle tous ensemble, quand on se raconte nos journées. Je m'occupe de mes petits frères et sœurs. Je fais des activités avec eux. Je suis aussi marraine deux fois. Mes neveux sont tout pour moi. Je vais les voir, je leur offre des jouets, je serai toujours là pour eux. A l'extérieur, j'ai peur de parler. Au collège, j'ai été harcelée et je n'arrive pas à l'oublier. Mais en famille ou avec mon copain, je suis bavarder, je plaisante, je ris beaucoup. »

Les voyageurs

Projet réalisé avec le club des Hirondelles de Guînes, dans le cadre du CLEA en Pays d'Opale, les Voyageurs explorent en photographie et par l'écriture, le rapport des colombophiles à leurs pigeons, le lien affectif qu'ils entretiennent avec leurs champions et la technicité de ce sport.



L'irrésistible ascension d'un pigeon voyageur

Il y a eu le Maco. Le Découcheur, qui ne voulait jamais rentrer au pigeonnier, le Made in France. Et il y a moi. Le 491. Pas de prénom ou de surnom. Un numéro, quoi. Je suis calme, comme coulomb. Pas du genre à chercher la bagarre dans le pigeonnier ni à exiger quoi que ce soit du patron. Mais il a un nom, lui, Jean-Pierre Joly. Et même un surnom. P'tit mégot, qu'on l'appelle, rapport aux clopes qu'il a toujours au bec. Alors, il aurait pu se fouler un peu. 491... Franchement, ça ressemble à rien.

Quitte à être un numéro, il fallait au moins que je sorte du lot. Finir dans les premiers 25 %. Je n'avais encore que du duvet que je ne pensais qu'à ça. Pas question d'arriver avec le gros des troupes, de me fondre dans la masse des médiocres, d'être un « etc ». Ce n'est pas que j'avais peur de passer à la casserole. P'tit Mégot, il les aime ses pigeons. Il a commencé tout gosse. Avec son père, puis le voisin. Il s'occupe de nous, faut voir ça. Quand il travaillait, il se levait deux heures plus tôt pour tout bien nettoyer et nous donner à becqueter. Et quand il a acheté sa baraque, il a construit le pigeonnier avant de commencer les travaux de rénovation. C'est dire comme il nous aime. D'ailleurs, même les mous, les pas futés, ceux qui traînent de l'aile, il a du mal à s'en débarrasser. Il les fourre dans un panier et les refile à un copain qui fait le sale boulot. Non, c'était pas la casserole, le problème. C'était l'anonymat. Moi, je voulais briller, être le coulomb qu'on s'arrache, l'as du pigeonnier. Moi aussi, je voulais être un Made in France.

Celui-là, c'était son champion, à Jean-Pierre. Il s'en est avalé, des kilomètres. Bergerac, Souillac, Barcelone... Tous les grands concours internationaux, il les a joués. Mais, tout crack qu'il était, un jour, il n'est pas revenu. Fallait voir P'tit mégot. Il faisait les cent pas dans l'allée du jardin. Il spéculait. Un accident, un chasseur, un rapace au dessus du Massif Central ? On ne saura jamais. Peut-être qu'il s'est pris un fil électrique, une barrière. Quand tu es coincé dans le peloton, le bec dans le croupion du pigeon de devant, c'est coton d'éviter les obstacles. Bref, fauché en pleine gloire, le Made in France. Et là, je me suis dit : c'est ta chance. Vu mes cercles de corrélation, je ne pouvais pas rivaliser sur les grandes distances. Nous, les coulombs, on a des cercles dans l'œil. Un rose, puis un blanc et un noir. Les patrons lisent dedans comme dans du marc de café, soi-disant que ça les renseigne sur nos capacités physiques. Moi, j'ai tous mes cercles de vitesse et d'endurance. Alors, j'ai misé sur le demi-fond. Des 300, 330 kilomètres, pas plus. Mais à toute berzingue...

Je ne me suis pas ménagé. Dès que j'ai appris à voler, je suis parti m'entraîner avec P'tit Mégot. Deux kilomètres, puis cinq, dix, quarante... Je revenais toujours au pigeonnier avant lui. Quand j'ai passé la barre des cent, il a commencé à me regarder d'un autre œil. J'étais toujours un numéro, mais un sacré numéro. Entre deux séances, je faisais des étirements, je me musclais les pectoraux, j'apprenais à gonfler mes sacs d'air... J'ai pris toutes mes vitamines. Il y en a qui font les délicats, qui aiment les graines de blé mais dédaignent celles de lin. Moi, j'avale tout, bien consciencieusement, sans me plaindre. Quand les copains font le chahut dans le pigeonnier, je reste à part, bien tranquille dans mon coin. Concentré, toujours.

La première fois que je suis parti en concours, je n'étais quand même pas fier, enlogé depuis trois jours dans mon panier avec vingt-six autres emplumés décidés à en découdre. Je n'étais jamais monté dans un camion aussi grand. Ça secoue. Quand ils ont ouvert la trappe et que le convoyeur a frappé sur l'osier, les coulombs se sont précipités. J'étais coincé au milieu. Impossible de doubler. Réfléchis, je me suis dit. Lâche la troupe et trace ton chemin. J'ai piqué vers le bas et mis un coup de jabot. Puis remontée en flèche, détour par la droite. Ça rallongeait un peu mais au moins, j'avais un boulevard devant moi.

Quand je vole, le bec dans le vent, rien ne peut m'arrêter. Le patron pense que c'est sa technique du veuvage, la clef du succès. Huit jours avant le concours, il écarte ma nana et mon gosse. Il croit que ça me motive pour rentrer plus vite. Ma 373 et mon 391, bien sûr qu'ils comptent. Quand pendant une semaine, tu te retrouves loin de ta famille, quand tu sais que ta pigeonne d'amour t'attend, ça te donne des ailes. Mais la roucoule, ça ne fait pas tout. Moi, ce que je voulais, c'est un nom. Et cette année, c'est la bonne. J'ai raflé la mise, huit prix en concours. Je ne suis pas seulement le crack du pigeonnier. Dans ma catégorie, je suis le meilleur de toute la société colombophile. Le meilleur sur environ quatre mille coulombs. L'As pigeon, quoi. L'As pigeon des Hirondelles de Guînes, c'est mon nom maintenant.



L'amour en rouge et noir

C'était une de mes premières sorties. Je commençais tout juste à voleter. Je me souviens que ça tirait dans les ailes. Je me suis posé un moment sur le rebord de la fenêtre du pigeonnier des filles. Le temps de faire passer une méchante crampe. C'est là que je l'ai aperçue. Dès que j'ai vu ses longues plumes noires et croisé ses beaux yeux aux cercles finement dessinés, je suis tombé raide dingue in love. J'ai su que c'était elle, la pigeonne de ma vie, ma princesse charmante. Je lui ai roucoulé une niaiserie, du genre « Salut toi, comment tu t'appelles ? ». Elle s'est trémoussée et m'a répondu de sa belle voix de gorge. « 304, et toi ? ».

Je suis le 500, c'est pourtant pas compliqué. Mais à cet instant, les yeux dans ses yeux, impossible de m'en souvenir. J'ai baissé la tête et c'est la couleur de mes plumes qui m'a sauvé. Rouges, comme celles de mon père. Rouge Brique junior, j'ai annoncé, en me rebaptisant pour l'occasion. Elle a trouvé ça « mignon » et moi, à partir de ce moment, je n'ai eu qu'une seule idée. La prendre pour femme, lui faire des petits, une belle famille en rouge et noir, rapport à nos plumages respectifs. Mais chez les coulonneux, c'est pas si simple. Tu te pointes pas devant le casier de ta chérie, le bec en coeur, pour lui faire ta demande. C'est le patron qui décide qui couche avec qui.

Le mien, de patron, c'est Pierre-Marie Vittu. Comme plein d'autres, aux Hirondelles de Guînes, il a commencé tout môme, à Richebourg, avec son père. Il attendait, dans la cour de la ferme, le retour des champions. Et comme il avait de bons yeux, il les repérait avant tout le monde. Il y en avait, du crack, à Richebourg. Le père avait démarré dans les années 50, avec son voisin, Jules Tronquoy. Un nom dans le milieu, un coulonneux de génie, à l'origine de grandes races. Des vitesses, des demi-fonds, des fonds, Tout ce qu'il élevait, il le transformait en or. Un vrai magicien qui a filé quelques pigeons au père de Pierre-Marie. Résultat, un vitessier comme on n'en rencontre qu'un dans sa vie. Vingt-cinq concours, vingt-quatre prix donc cinq ou six premiers. Le pigeon d'exception qui, en 1982, a fait la Une des journaux spécialisés.

Quand son père est tombé malade, Pierre-Marie a repris le pigeonnier. Il en a encore, des Tronquoy. Notamment un petit rouquin plus très jeune qui se prend pour le roi. Faut voir comme il nous en rabat les oreilles, de sa lignée. Remarque, il aurait tort de se priver. Toutes les pigeonnnes lui font les yeux doux, à croire qu'elles en rêvent, de pondre un petit Tronquoy. Mais lui, le patron, il ne fait pas de différence entre nous. Il nous élève tous pareil, nous entraîne de la même façon. Celui qui ne passe pas l'hiver, ça n'a rien à voir avec son pedigree. C'est soit un raté, soit un fainéant.

Bref, j'ai rien à lui reprocher, à Pierre-Marie, au contraire. Il se décarcasse pour qu'on ait la vie belle. C'est bien normal qu'il nous demande un peu de réussite en échange. Nous, on vole, on voit du pays. Lui, il ne part pas en vacances, pour ne pas nous laisser seuls et sans soin. Quand il était encore contrôleur de plants de pommes de terre, toute la journée sur les routes, il se levait avant l'aube pour nous donner à becqueter et que le pigeonnier soit nickel. D'ailleurs, il y a une histoire qui court, sur ce pigeonnier. Paraîtrait que nous, les coulombs, on a pesé sur le choix de la maison. Quand, jeune marié avec sa Jocelyne, il a visité cette maison, à Rodelinghen, et qu'il a trouvé le colombier, au fond du jardin, c'était plié. Il a acheté. Eh oui, on vit dans de l'historique, nous, de l'ancien. Mais attention, c'est bien entretenu et décoré mieux qu'à l'Elysée. On a même de petits rideaux pour occulter les fenêtres avant les concours, histoire de nous concentrer.

Par contre, côté accouplements, le patron veut rien entendre. Pas question d'aller pleurnicher sur son épaule. Tu peux aimer tant que tu veux, si ton pedigree et tes capacités physiques s'accordent pas avec celle de ta pigeonne adorée, elle te passe sous le bec. C'est pour ça que moi, j'ai tout de suite pensé : Rouge Brique Junior, si tu veux ta 304 d'amour, faut que tu t'en donnes les moyens. Je me suis acoquiné avec les anciens du colombier pour en savoir un peu plus. J'ai retenu deux principes. Primo, le patron ne croise jamais deux pigeons ayant les mêmes caractéristiques. Secundo, il accouple de préférence un crack et un pigeon moyen, pour équilibrer défauts et qualités.

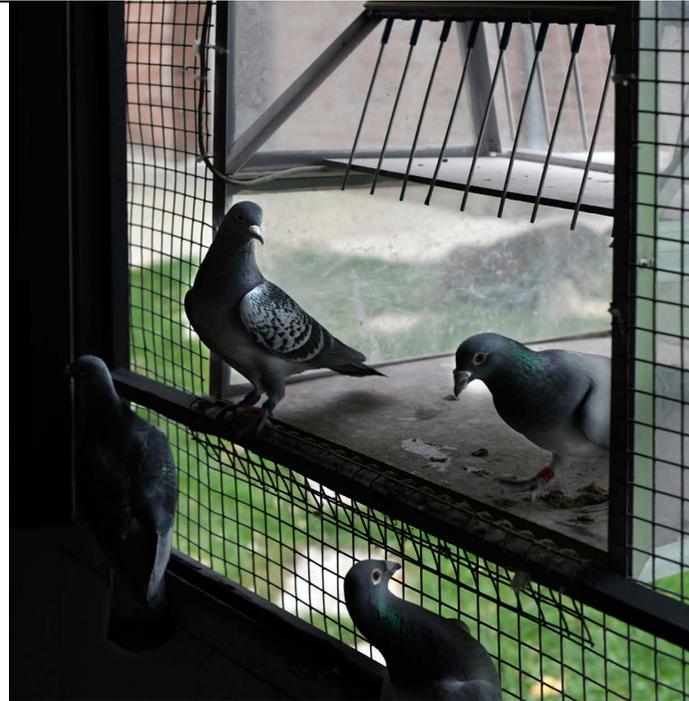
Si ma pigeonne avait été une crack, je me serai contenté d'être moyen. J'aurais fait juste ce qu'il fallait pour ne pas finir estourbi, dans la fosse commune des ratés. Mais c'est pas lui faire offense que de dire qu'elle a plus un profil de miss Rodelinghem que la carrure d'une championne. Si je la voulais, c'était à moi de devenir un as. Je me suis entraîné sévère. Je visais le demi-fond alors je me suis musclé le dos et les ailes juste ce qu'il faut pour trouver l'équilibre entre la légèreté et la robustesse. J'ai eu des moments de découragement. Plusieurs fois, j'ai failli jeter l'éponge. Mais toujours, ma 304 était là, à me roucouler des serments d'amour. La joie, la fierté dans ses yeux, la première fois que j'ai fait le prix. Ça a été ma plus belle récompense. Pierre-Marie attendait dans le jardin et elle, sur la plate-forme, devant le pigeonier. Elle se rongait les sangs, à guetter mon arrivée. Elle avait tout imaginé, un faucon, un orage, un problème d'orientation. De loin, je voyais sa belle tête tournée vers le ciel. Quand elle m'a enfin aperçu, elle s'est mise à roucouler. Le chant des sirènes. Si je n'avais pas déjà été amoureux, j'aurais craqué ce jour-là.

Depuis, c'est bien simple, je gagne tout. Ou presque. Cette année, j'ai battu tous les vieux du pigeonier. Même les Tronquoy !. Du haut de mes deux ans, j'ai fini troisième As pigeon du Calais. J'aurais pu être premier mais j'ai raté le dernier concours sur Fontenay. Je pensais tellement à ma 304 que je me suis laissé embarquer par les 'angliches' lâchés avec nous. Le temps que je retrouve mes esprits et le chemin le plus court, c'était cuit. Trois minutes dans le baba. C'est rageant mais le patron ne m'en a pas voulu. J'étais pieuté dans mon casier quand il me l'a amenée. Mon amour. Mon beau, mon tendre, mon merveilleux amour. Et désormais, la mère de mes futurs pigeonneaux.

Le nid est prêt. Dans quelques jours, elle pondra ses deux oeufs. Pour les pigeons moyens, le patron sélectionne un oeuf sur deux. Pour les branquignoles, c'est l'omelette. Heureusement, sinon, bonjour la démographie galopante. Mais vu mes résultats, c'est sûr qu'on aura deux petits. Une fille, avec les yeux de sa maman, et un petit gars, pour en faire un champion. Au printemps, avant la reprise des concours, je pourrai l'entraîner. On volera ensemble. Je partagerai mes secrets. Comme dit Pierre-Marie, le pigeon qui gagne, c'est pas qu'il vole plus vite, c'est qu'il vole plus droit. Je lui apprendrai, moi, à voler droit, il raflera tous les prix, et ce sera le début d'une grande lignée, une dynastie, celle des Rouge Brique de chez Vittu. Au rencard, les Tronquoy !

Je sais, je m'emballe, c'est le bonheur qui me donne des ailes. Mais faut que je fasse gaffe, que je garde la tête froide. Parce que l'amour, ça peut changer aussi vite que la météo sur un concours de grand fond. L'autre jour, j'ai entendu Pierre-Marie dire qu'il voulait m'accoupler avec une plus jeune et me garder la 304 en récompense après les concours. Il me prend pour qui ? Jamais, je ne toucherai une autre pigeonne que la mienne. N'empêche que ça m'a glacé quand j'ai réalisé qu'il pourrait tout aussi bien décider de coller ma femme à un autre. C'est pas les candidats qui manquent. A commencer par le Brive, l'autre crack du colombier. Cette année, il a fait le premier prix à Calais, sur Brives, avec vingt minutes d'avance. Il a même été classé septième sur 13 500 pigeons pour le Nord Pas de Calais. Depuis, il ne cesse de faire prix à cette distance. Bon, a priori, j'ai rien à craindre. Sauf qu'en bon voyageur de fond, il a l'aile longue et fine et ma princesse, je vois bien que ça lui fait de l'effet.

Elle a beau me jurer qu'elle n'aime et n'aimera que moi, je connais ses faiblesses. C'est une pigeonne douée en amour. Pierre Marie les repère, celles-là. Il sait qu'avec ce genre de femelles, il peut stimuler n'importe quel mou de l'aile. Mais c'est bien simple, s'il nous sépare, je nous tue tous les deux. Ça va virer shakespearien dans le colombier, façon Roméo et Juliette. J'y peux rien, moi, je suis romantique. C'est Jocelyne qui m'a transmis ça. C'est rare, les femmes de colombophiles qui passent autant de temps dans le pigeonier. Elle n'y connaissait pourtant rien. Pas de coulonneux dans sa famille. Mais elle s'est prise de passion. A une époque, elle a même hésité à jouer sous son nom. Jocelyne, c'est la deuxième maman des jeunes. Quand on est petit, elle nous chouchoute, elle nous gratte le jabot, elle nous soigne et surtout, elle nous cause. Elle nous murmure à l'oreille, quoi. Des histoires. Pour nous aider à bien dormir. Des histoires d'aventure et de grands espaces. Mais surtout des histoires d'amour. C'est elle qui m'a mis dans le crâne que l'amour, ça devait durer toujours. Alors pas touche à ma pigeonne, patron. Sinon, j'en cause à la patronne.



Un Apollon nommé Vénus

Je m'emmerde ! Mais qu'est-ce que je m'emmerde. Il pense nous les amener quand, ses poulettes ? À la saint glinglin ? Au moins un mois et demi qu'elles sont enfermées à l'écart, ça commence à faire long. Il dit qu'il les prépare. Traitement anti-vers, alimentation renforcée... Ouais, je veux bien. En attendant, moi, quand je m'emmerde, j'en veux à la terre entière. Je râle, je m'énerve et à mon âge, c'est pas bon. J'ai quand même douze ans. Pour un coulomb reproducteur, c'est pas canonique mais presque.

Je l'ai entendu dire qu'il lancerait les accouplements au redoux. Si c'est vrai, faut que j'invente un stratagème pour accélérer l'affaire. Que je lui monte un plan, à mon Didier Merlant. Je sais qu'il n'est pas dupe. Il le dit lui-même que je suis méchant. N'empêche qu'il ne peut pas se passer de moi, vu que je suis un géniteur de génie, le roi des fécondateurs. J'engendre, moi. Et pas n'importe quoi. J'engendre du champion, de l'as, du voyageur de l'extrême !

Les reproducteurs, c'est de l'investissement. Mon Didier, il s'y connaît. Il a grandi dans le pigeonnier du paternel. Pour rigoler, il dit qu'il a peut-être même été fabriqué dedans, vu que son père y passait ses journées. Les cousins, l'oncle, tout le monde jouait aux coulombs. Alors, à force, il a chopé le virus. Et le coup d'œil. L'expérience, il appelle ça. Il voit tout de suite si le pigeon vaut le coup. La largeur de l'aile, de l'avant-aile, la qualité de la plume, la richesse des couleurs dans l'œil... Il peut dire : celui-là, c'est un voyageur, celui-ci un reproducteur. Bah oui, on est rarement les deux, difficile d'être au four et au moulin. N'empêche que celui qui peut affirmer avec certitude quel coulomb va sortir un champion, il n'est pas encore né. C'est pas une science exacte.

Mais avec bibi, il a fait une sacrée bonne pioche. C'est pour ça qu'il me passe tous mes caprices. Et ce que j'aime, moi, c'est le changement. La chair fraîche. Bien sûr, tous les colombophiles te diront que le pigeon est monogame. Des pépères tranquilles, quoi ! Moi, l'amour toujours, je m'en tamponne le croupion. Retrouver tous les soirs bobonne dans le nid, très peu pour moi. J'ai essayé, pourtant. Plus jeune, je m'interdisais de regarder une autre pigeonne que la mienne. Puis est arrivée une petite jeune, toute frétilante et roucoulante. Un coulomb reste un coulomb, j'ai craqué !

Ma régulière voulait pas me lâcher. Si tu me trompes, je me tue, qu'elle rabâchait. Alors j'ai pris les devants. Un coup de bec dans le crâne. Les copains ont fait le reste, c'était plié. Le pigeon, par nature, n'est pas agressif. Mais, quand le sang coule, il voit rouge ! Un vrai requin. Ils me l'ont déchiquetée, ma vieille. L'accident bête, quoi ! J'ai même pas fait semblant d'être triste. Didier, il avait tellement peur que je ne lui fasse plus de champion, qu'il m'a tout de suite collée la nouvelle. Là, j'avoue que j'ai eu du bon temps. Mais tout a une fin. Elle aussi, elle vieillit. Elle a les plumes moins douces, l'œil moins pétillant. Je pouvais pas refaire le plan du petit meurtre entre amis, ça aurait eu l'air réchauffé. Alors, l'an passé, je me suis débrouillé pour ne lui faire pondre que des œufs clairs. Pas un pigeonneau, pas une graine de champion.

J'avoue que, là, j'ai quand même pris un risque. Didier m'a regardé bizarrement. Forcément, il se demandait si je n'étais pas trop vieux. Je commençais à entendre siffler la cocotte-minute. Finalement, il a décidé de demander à un vétérinaire un traitement. Une sorte de viagra, j'imagine. Histoire de requinquer ma virilité triomphante. Comme si j'en avais besoin ! Mais surtout, il renouvelle tout le stock des femelles. Bingo ! Jeunettes pour tout le monde.

Ce qui me fout en rogne, dans cette histoire, c'est qu'ils vont tous en profiter. Même les morveux qui viennent d'arriver, les p'tits jeunes qu'il a investi, comme il dit, pour se lancer dans le grand fond. Qu'est-ce qu'il a besoin de ça ? Selon lui, les vents dominants ont changé. Avant les coulombs de chez nous se prenaient le vent d'Est. Quand ils revenaient du Sud, ils déviaient du côté de la Belgique et de l'Allemagne. Pour gagner, fallait être costaud. Alors, ça a sélectionné sévère. Et maintenant, on est les rois du monde. Forcément, il n'y a plus de vents comme avant, dixit Didier qui s'y connaît parce qu'en tant qu'ancien facteur, il s'en est pris du zeph' quand il faisait sa tournée du côté de Sangatte. Ajouté à ça qu'il est en retraite et qu'il a tout son temps pour entraîner ses équipes, voilà qu'il lui pousse des ailes. Bref, si ça lui fait plaisir de changer de catégorie, moi ça va pas m'empêcher de pioncer.

Par contre, c'est le Noiraud, le champion du demi-fond, qui doit l'avoir mauvaise. Il a commencé sur les concours d'entraînement vitesse. Des 130, 150 km. Puis des 200 km. Après, il a joué dans le Calaisis tous les 500 km. Et à chaque fois, il a fait le prix. Moi, je l'aime pas le Noiraud. Il me nargue chaque fois qu'il sort du pigeonnier. Il me regarde de haut. Je sais bien ce qu'il pense : qu'un voyageur, c'est quand même autre chose qu'un reproducteur. Il a l'esprit de compétition chevillé au corps. Ça se voit, dans le pigeonnier. Il veut dominer, il ne laisse personne s'approcher et quand il prend son bain, le mercredi matin il prend bien ses aises dans la bassine, pendant que les autres font la queue derrière et attendent leur tour. De toute façon, il s'est toujours pris pour un caïd. Déjà, il est noir, alors que sa mère était aussi blanche qu'une colombe de la paix. Je le sais, je l'ai assez reluquée, à une époque.

Sur le grand fond, il fera peut-être moins le malin. D'autant qu'il y a de la concurrence, hein. L'autre, le Rescapé, comme je l'appelle, il pourrait bien lui souffler la victoire. Cette année, il a fait premier à Jarnac. Il s'est classé à Saint-Vincent, à Cahors et même à Irun, en Espagne. C'est l'outsider du colombier. On peut dire qu'il revient de loin, lui. Didier l'a récupéré chez un copain colombophile, qui allait s'en débarrasser. Tout gosse, il s'est pris un coup de bec sur la tête. Pas bon, ça, pour un pigeon. En principe, tu finis aux petits-pois. Mais Didier a eu une intuition. Il l'a ramené, l'a entraîné et c'était parti. Oh, je devine bien pourquoi il l'a choisi. J'imagine la scène : l'autre a dû se montrer, relever la tête, se dresser bien droit... Il s'est fait remarquer. Et Didier, il aime ça, quand un pigeon le regarde avec l'air de lui dire : vas-y, prends moi ! Bah, je peux pas lui en vouloir. Chacun sauve sa peau comme il peut. Mais quand même, Didier, faut toujours qu'il nous ramène un nouveau spécimen.

Encore, ça va mieux depuis qu'il n'a plus toutes les volières. Parce que les pigeons, passe encore. Mais à une époque, c'était le paradis des oiseaux ici. Il y en avait dans tous les coins. Des canaris, de l'ordinaire et de l'exotique, en veux-tu en voilà. Ça piaillait dans le jardin, à en devenir sourd. Et puis une épidémie et bam ! J'ai rigolé, moi, vacciné que j'étais. J'ai rigolé mais Didier, ça lui serrait le cœur. Il était encore plus stressé que quand ses champions sont en route et qu'il arpente tellement le jardin qu'il nous creuse une tranchée. Il a sauvé une tourterelle, je crois. Il l'a remise en liberté mais l'idiote ne veut pas s'éloigner. Et puis il y a le cacatoès australien. Mais lui reste dans la maison, bien au chaud, à réclamer ses cacahuètes. Jamais il n'engendre, jamais il ne voyage. Un parasite, un fainéant, tiens ! Mais faut pas que je m'énerve, moi, c'est pas bon à mon âge. Faut que je pense à autre chose. Hé Didier, c'est quand déjà qu'elles arrivent, les nouvelles ?



Couve, vole et la ferme !

Je comprends bien qu'elle est claquée, ma moitié. Je reconnais que pondre, ça doit pas être une partie de rigolade. Mais elle me fatigue à se plaindre toute la journée, à se lamenter qu'elle est claquée, qu'elle a engraisé, qu'elle méritait mieux vu ses origines... Soi-disant qu'elle supporte plus d'être coincée au nid alors qu'elle était née pour faire des prix... Le couplet femelliste, ça va bien. Comme si je ne faisais pas ma part. Moi aussi, je couve, toutes les nuits, je prends le relais pendant qu'elle pionce. Est-ce que je râle ? Non. Et pourquoi ? Parce que je comprends les enjeux, moi.

C'est pas faute d'être patient, de lui expliquer les choses. Allez, chérie, courage, couve... Si tu ne le fais pas pour nous, fais-le pour Damien. C'est quand même pas tous les jours qu'un jeune monte un pigeonnier. Il avait seize ans, dix-sept ans à tout casser, quand il a commencé à jouer. Excuse-moi mais des gamins, aux Hirondelles de Guînes, il y en pas pléthore. On peut pas, d'un côté, se plaindre de la baisse du nombre de colombophiles et, de l'autre, ne pas soutenir les jeunes qui se lancent. Si les coulonneux disparaissent, qu'est-ce qu'on devient, nous autres ? On va finir sur le trottoir, oui, à picorer les miettes avec les vulgaires moineaux, comme les pigeons des villes. C'est ça qu'elle veut ? Qu'on rejoigne les « en voie d'extinction » ? Elle y pense à la survie de l'espèce ? Couve, faignasse.

On dit que je suis agressif. Je les entends dégoiser dans le colombier : le 470, il a mauvais caractère, on peut rien lui dire. C'est vrai que je me fous vite en rogne. Mais ça me dézingue de penser que la moitié du colombier pige rien et se la coule douce. Ça ouvre le bec quand la cuillère de graines arrive, ça roucoule, ça prend l'air et ça n'a même pas la décence de rentrer directement au pigeonnier après le concours. Ça tournicote, ça trainasse sur le toit. Mais le constateur électronique, c'est pas automatique, bordel. Faut passer sur le spoutnik, se faire biper la bague. C'est quand même pas sorcier. On te lâche, tu rentres le plus vite possible, tu t'engouffres dans le pigeonnier et une fois que tu as été constaté, tu peux ressortir autant que tu veux.

Je suis pas vieux mais j'en ai vu, des andouilles, qui pensaient pas à rentrer. Des vieux comme des jeunes. Faut croire que la connerie, c'est universel. Le 732, c'est sa spécialité. Il arrive bien placé. Même devant moi parfois. Il se pose sur le toit et là, plus rien. Il reste immobile, l'oeil vague. On dirait qu'on l'a éteint, le coulomb. Le vide abyssal, l'éclipse de la pensée. Mon Damien, il devient dingue. Il vadrouille dans le jardin, il secoue les graines, il siffle comme il peut pour essayer de le faire rentrer. Le 732, il bouge pas. Une fois, ça a duré une demi-heure. Tu penses bien que les autres l'avaient pas attendu. Il était arrivé dans les premiers, il s'est retrouvé hors palmarès. Un vrai tocard !

Moi, j'ai pas encore fait de premier prix mais, au moins, je me donne du mal. Damien, il joue la vitesse. C'est simple. Tu voles pas longtemps mais tu donnes tout ce que t'as. Pour ça, faut un bon coup de rein, les ailes courtes et trapues et des bonnes plumes bien serrées. Bien sûr, il y a la génétique. Le talent naturel. Mais le talent, sans travail, ça suffit pas. Il faut t'entraîner, ne pas te laisser distraire par les copains et les filles et suivre bien scrupuleusement ton régime. Vitamines, levure de bière, une cuillère de petites graines matin et soir, pas plus, pas moins. Cette année, j'ai quand même fait quatre ou cinq prix sur sept concours. Dont un où je suis arrivé dixième sur cent quarante prix. Faut être patient, l'année prochaine, j'aurai deux ans. Je cartonne c'est sûr.

Il le mérite, Damien. C'est le dernier de la famille à jouer au pigeon. Son parrain, son cousin, son oncle... tout le monde a arrêté. Mais lui, il s'accroche. Tout petit, ça le titillait déjà. Il regardait les coulombs du voisin qui rentraient de concours. Il a commencé par récupérer une femelle. Puis un mâle. Il les a logés dans un tout petit pigeonnier, adossé à la maison. Une vraie cage à lapin. Quand ils ont fait des petits, forcément, il a dû agrandir. Il a tanné ses parents. Son père, plus jeune, avait fait de l'élevage. Damien a eu gain de cause. Ils ont construit le colombier au fond du jardin et c'était parti. Au début, il jouait pas. C'est en 2011 qu'il s'est lancé et on peut dire qu'il en a bavé. Il est passé par de vraies tragédies.

Un jour, une épidémie lui a ravagé le pigeonnier. Sur cinquante jeunes, il en a sauvé deux. Faut dire qu'il n'y connaissait pas grand chose. Parait que les coulombs étaient serrés comme des sardines. Et le sol, il le grattait pas tous les jours. Puis il épuisait les troupes, à les faire voler à tout va. Mais au lieu de se décourager, il s'est formé, avec un autre coulonneux des Hirondelles de Guînes. Il est reparti à zéro et maintenant, ça roule. Il nous soigne comme des coqs en pâte. Je l'ai même vu nourrir un pigeonneau à la seringue, parce que la mère était morte et qu'il voulait pas risquer de passer à côté d'un champion. Résultat, aujourd'hui, on est quarante-trois, dont dix-huit reproducteurs. Il veut construire un autre pigeonnier pour y loger les femelles et, en plus de la vitesse, il se verrait bien tâter du demi-fond. Si on peut lui donner un coup de pouce, ça vaut la peine, non ? Je sens qu'il est dans l'oeuf, son champion de demi-fond. Alors couve, je te dis, et tais-toi.



Le deuil lui va si bien

Dis, quand reviendras-tu ? Dis, au moins le sais-tu ? Que tout le temps qui passe, ne se rattrape guère, lalalalala... Oh, mon coulomb perdu, si tu savais comme tu me manques. Deux ans déjà. Il me semble parfois que c'était hier. Tu t'en es allé si guilleret, tellement sûr de toi. Tu étais un des meilleurs et tu le savais. Je n'aurais jamais dû te laisser partir, ce samedi-là. J'avais un mauvais pressentiment. Je te l'ai dit, mais tu t'es moqué de moi. Tu m'a donné un petit coup de bec : à tout à l'heure, chérie. Je t'ai regardé monter dans le panier. Tu m'a lancé un dernier regard. C'était fini.

Si tu savais le nombre d'heures, de jours, que j'ai passé derrière la grille, près du spoutnik, à te guetter. Joris vadrouillait dans la cour, il scrutait le ciel puis sa montre. Plus je le voyais inquiet, plus je voulais croire que tu reviendrais. Il m'aime, je me disais, il va revenir pour moi. Je voulais m'en convaincre. Mais tu n'es jamais rentré. Le pire, c'est de ne pas savoir. As-tu rencontré un rapace ? As-tu suivi d'autres pigeons ? Je refuse de penser que tu m'as abandonnée, que tu as changé de colombier, que tu es heureux ailleurs, dans les ailes d'une autre. Je préfère me dire qu'un jour tu reviendras. Que tu es quelque part, en train de te retaper.

Après tout, peut-être que tu étais épuisé, ou malade. Je te croyais en bonne santé. Joris, aussi, le pensait. Sinon il ne t'aurait jamais mis au concours. C'est vrai que tu n'étais pas du genre à te plaindre. Et puis, on a beau être proche de son coulonneux, on ne parle quand même pas tout à fait le même langage. Mais Joris le comprend, quand ses pigeons sont patraques. Il reconnaît nos mimiques. Par exemple, le 039. C'est toujours le premier à sortir du pigeonnier. S'il traîne de l'aile, c'est mauvais signe. Pareil pour le 151 qui aime se percher sur le rebord de la fenêtre du premier. S'il n'y va pas, pas besoin d'être devin pour comprendre que quelque chose cloche. Mais avec toi, il n'a rien vu.

Pourtant, il a de l'expérience. Le pigeonnier, il est là depuis trente ans. C'est son père et son frère qui l'ont monté. A l'époque, il avait une douzaine d'années et pas le droit d'y rentrer. Mais il tournait autour, on voyait bien que ça l'intéressait. Vers 16 ans, il a commencé à jouer. Ensuite, il a racheté la maison des parents, celle où elle a toujours vécu, et il a continué. Il nous cause, il nous appelle « gros », « grand-père », « grand-mère »... Les jeunes comme les vieux. Il joue avec nous. Il tend le poing et on lui donne des coups de bec. Le seul truc qu'il a toujours refusé, c'est de nous baptiser. Soi-disant qu'après, il pourrait plus nous manger ! Ça se voit qu'il nous aime. Et nous aussi, on s'attache. Mon mec, quand il revenait, c'était pas seulement pour moi, c'était aussi pour son coulonneux. Joris, je sais que ça le chagrine, mon veuvage. C'est un comble d'ailleurs. A la saison des concours, ça ne le dérange pas de séparer les couples pendant des semaines entières. Mais c'est pas pareil, qu'il dit. Il aimerait bien que je refasse ma vie. Il m'en a déjà parlé et l'autre jour, il l'a encore répété à la dame qui est venue nous coller un micro sous le bec. Moi, je voudrais bien lui faire plaisir. Mais c'est pas facile de tourner la page, de retomber amoureuse. J'ai peur que l'histoire se répète, peur de souffrir de nouveau.

Au printemps, le 151 commençait sérieusement à me faire de l'oeil. Moi, les champions de vitesse, ça me botte. Ils reviennent plus vite, on ne s'inquiète pas pendant des jours. Je commençais juste à me dire que peut-être... Et là, rebelote.... Il part un matin, pour le concours de Fontenay, et il ne revient pas. Joris était comme fou et moi, j'étais effondrée. Le méchant revival. Quel karma de merde !, je pensais. Tous les pigeons que j'aime disparaissent, je porte malheur ou quoi ? Il a fini par rentrer, un mois plus tard, la gueule enfarinée. Je lui ai demandé de choisir entre moi et le voyage. Il est parti en vrille, comme quoi je voulais lui rogner les ailes. Ça s'est arrêté là et tant mieux après tout.

Ceci-dit, faudra bien que j'y passe un jour. Moi, je suis pas une championne. J'ai joué un peu étant jeune mais j'ai jamais trop fait de prix. Si Joris m'a gardée, c'est pour la reproduction, vu que j'ai plutôt des bonnes origines. Mais si je ne lui ponde rien, il va finir par se lasser. C'est pas un acharné de la sélection. Il recule le moment de se débarrasser des inutiles. En ce moment, on est cent cinquante. C'est bien simple, des coulombs, il y en a de partout. Jusque dans le garage. Il n'y en a pas encore dans sa chambre à coucher mais, comme il dit pour rigoler, ça va plus tarder. Il aurait déjà dû en dégager une trentaine, dès l'automne. Il a repoussé jusqu'en mars. Mais moi, je les connais, ceux qui sont dans le couloir de la mort et j'ai pas du tout envie de les rejoindre.

Il faudrait que je me trouve un mâle tranquillo, avec un bon pedigree. Il y aurait bien le 039. La saison passée, il a fait huit prix sur dix. En vitesse, Joris dit même que c'est un des meilleurs pigeons de Guînes. Il a raflé au moins quatre-vingt-cinq prix sur toute sa carrière. Il a de qui tenir, tu me diras. Son arrière grand-père, c'était une légende. Bon à tous les niveaux, en vitesse, en demi-fond, en fond. Le seul hic, c'est qu'il est un peu vieux pour moi. Il a neuf ans, j'en ai quatre. Mais après tout, un peu de maturité, c'est rassurant. Sans compter qu'il est de bonne composition. Toujours joyeux. Il roucoule à tout va, il volette dès que Joris ouvre le pigeonnier. Il joue à la bagarre. Un pigeon heureux de vivre, c'est ce qu'il me faudrait. Je suis trop mélancolique.

L'an prochain, il jouera encore. Mais après, il passera sans doute en reproduction. Ça veut dire qu'il ne partira plus en concours. Il aura le droit de voler un peu, autour du paddock, mais pas plus. Il sera en retraite, quoi. Alors, pourquoi pas ? L'autre avantage c'est que, jusqu'à présent, il n'a eu que des filles. Moi, ça me va d'avoir des filles. Parce que pondre des gars pour qu'ils disparaissent... Enfin, on verra bien. En attendant, je mise sur mon charme. Je fais un peu de gringue à Joris. Dès qu'il arrive dans le pigeonnier, je fais la belle, je roule de la queue, je glousse comme une cocotte... je me dis que ça peut pas faire de mal. S'il me pense amoureuse de lui, il aura peut-être des scrupules à m'assommer. Ça me laisse du temps, un répit quoi. L'an prochain, on verra bien.

Aux enfants morts pour la France

Dans le cadre des commémorations du centenaire de l'armistice, les enfants d'une classe de CE2-CM1-CM2 se saisissent des images et des récits de la Grande Guerre, se mettent en scène dans des uniformes et s'inspirent de lettres de poilus pour écrire collectivement une fiction. Projet réalisé dans le cadre du CLEA 2018 en Pays d'Opale.

Le sac perdu

Dring, dring. C'est la fin de l'école. Luc, sa sœur jumelle Léa et leur amie Anaë se dépêchent. Ils sont invités à goûter chez les grands-parents de Luc et Léa. La veille, un gros orage les a empêchés de sortir. Alors, aujourd'hui, ils sont tout heureux de pouvoir marcher dans la campagne. En chemin, Anaë a une idée :

- Si on jouait à cache-cache ?

Elle ferme les yeux. Luc se cache dans un buisson et Léa court derrière un arbre. Mais elle butte contre une racine et schplouf, elle tombe à plat ventre et se met à pleurer. Les deux autres la rejoignent. Soudain Luc aperçoit un morceau de tissu marron qui dépasse du sol.

- Qu'est-ce que c'est ? On dirait un vêtement.

Il tire sur le bout de tissu.

- Aidez-moi !

Les deux filles l'aident à creuser

- Ce n'est pas un vêtement, c'est un sac, dit Anaë.

Léa arrête de pleurer.

- Qu'est-ce que c'est ?, demande-t-elle.

- Regardez, il y a des papiers à l'intérieur, dit Luc en ouvrant le sac.

Il sort l'un des papiers. C'est une enveloppe, encore fermée.

Les trois enfants décident d'emporter leur trouvaille chez les grands-parents des jumeaux. Leur grand-mère vide le contenu du sac sur la table de la cuisine. Toutes les enveloppes sont fermées, les lettres n'ont apparemment jamais été lues mais le cachet de la poste indique qu'elles datent de 1915.

- Les soldats écrivaient beaucoup quand ils étaient à la guerre, explique la grand-mère de Luc et Léa. Ils n'avaient pas d'autres moyens de communication pour garder le contact, avec leurs parents, leur femme, leurs enfants.

- Bah pourquoi ces lettres n'ont jamais été ouvertes ?, demande Anaë.

- Vous savez, les enfants, pendant la première guerre mondiale, il y a eu de grandes batailles. La ville de Calais a été bombardée soixante-huit fois. Ma grand-mère m'a raconté que les habitants se réfugiaient dans les caves. Elle m'a aussi dit que le 22 février 1915, le train qui allait de Calais à Guînes a été attaqué par les Allemands. Un zeppelin a lancé des bombes sur les rails et le train a explosé. C'est sans doute comme ça que les lettres ont été perdues. Le sac a dû être expulsé du train.

Léa prend une enveloppe et l'ouvre. Elle en sort une carte postale.

Chère femme,

J'espère que tu vas bien. Moi, je vais bien. Je t'écris cette lettre pour te souhaiter un joyeux anniversaire. Avant la guerre, j'ai reçu ton collier pour ton anniversaire. Je ne peux pas te le donner en main propre mais il est caché sous le lit, dans un papier. Je t'envoie aussi une bague que j'ai fabriquée pour toi dans la tranchée. Nous allons sûrement avoir une trêve à Noël. Mes camarades et moi avons trouvé une branche et des pommes de pin. Nous allons sûrement faire un sapin avec. J'ai aussi trouvé une fleur près de la branche. Je te l'envoie, ici ce n'est pas un endroit pour une fleur.

Mille bises et à bientôt

Ton mari qui t'aime fort.

Les enfants, chacun leur tour, commencent à lire certaines des cartes postales.

Chère Louise

Je t'envoie ce petit mot pour te montrer que je pense fort à toi. Maintenant, nous sommes dans la région d'Arras. Il fait très froid dans les tranchées. Grâce à tes francs, j'ai pu m'acheter un paquet de cigarettes et un bon petit café du matin. J'espère que toi et Eugène allez bien.

Je vous embrasse fort. Je t'aime.

Ton mari qui espère vous revoir

Cher Eugène,

J'espère que tu vas bien. Ici, tout le monde va bien, les enfants et la famille. J'ai reçu ta carte. Ton filleul, Lucien, est venu à vélo pour jouer avec Martin et Louis. Il a pris le goûter avec nous. Nous pensons tous à toi.

Ta femme

Mon cher frère,

J'espère que tu vas bien. J'ai reçu ta lettre. Depuis quelques jours, j'ai plus de temps pour t'écrire. Je mange tous les jours du rata. Les plats de maman me manquent. Peux-tu m'envoyer quelques francs pour m'acheter un carré de chocolat ?

Ton frère qui t'aime

René

Mon cher fils

J'espère que tu vas bien. Et que la nourriture n'est pas trop mauvaise. Hier, je suis allé cueillir de belles pommes dans le jardin. Après, nous avons été invités chez les voisins. Leur fils est aussi parti. Il est dans la même compagnie que toi. J'espère que tu l'as vu. Est-ce que tu as reçu ma dernière lettre et les chaussures neuves ?

Je t'embrasse

Ton père qui t'aime

Cher père,

Bon anniversaire mon très cher père. J'espère que tu vas bien et que la vie n'est pas trop difficile. Tu nous manques beaucoup. On espère que tu ne reviendras pas blessé. Nous, on va bien, ne t'inquiète pas.

Baisers

Lulu

Chère mère

J'ai bien reçu mon colis. Est-ce que tu vas bien ? Et les chiens ? Je te souhaite un bon anniversaire. Et merci pour le colis. Je t'embrasse bien

Ton fils Wilfried

Chère mère,

J'espère que tu vas bien. Je pense tous les jours à toi. Comment vont les bêtes ? J'aimerais être à la ferme avec toi.

Je t'embrasse très fort

Charles

Ma chère petite fille,

J'espère que tu vas bien. J'ai reçu ta lettre. Je suis content d'avoir de tes nouvelles. Depuis mon départ, nous n'avons pas arrêté de bouger. Nous allons attaquer les tranchées ennemies. J'espère que les bêtes vont bien.

Cher grand-père,

J'espère que tu vas bien. J'ai reçu ta lettre hier. Je suis contente d'avoir de tes nouvelles. A la ferme, les bêtes vont bien. Je reviens de l'école. L'instituteur nous a parlé de votre courage. La famille s'est cotisée et t'envoie dix francs.

Je t'embrasse fort

Lucienne, ta petite fille qui t'aime

- C'est trop dommage. Ils ont fait la guerre pour nous et leurs cartes postales ne sont jamais arrivées, dit Luc

- Leur famille a dû avoir peur de ne pas recevoir de nouvelles, poursuit Anaë.

- Il faudrait pouvoir remonter dans le temps pour éviter l'explosion du train, propose Léa.

Le grand-père qui faisait sa sieste dans son fauteuil se réveille soudain, en entendant Léa. Sans un mot, il fait signe aux trois enfants de le suivre au grenier. Là, il ouvre la porte d'une armoire, cachée tout au fond de la pièce. L'intérieur de l'armoire ressemble à un ascenseur. Un clavier évoquant une calculette, est fixé sur la paroi.

- Ouaouh, qu'est-ce qu'est ?, demandent, surpris, les trois enfants.

- Je ne voulais pas le dire, mais, depuis longtemps, je cache cette machine à remonter le temps que j'ai inventée. Si vous gardez le secret, elle nous emmènera quand nous voulons. Nous n'avons qu'à taper sur ce clavier, la date du jour où vous voulons être téléportés. Mais nous n'aurons qu'une heure. Si nous ne revenons pas dans ce délai, nous serons bloqués dans le passé.

- Tu as déjà essayé, toi ? Tu es sûr que ça marche ?, s'inquiète Luc

- Bien sûr. Elle marche très bien. J'ai envoyé un de mes pigeons, celui qui s'appelait Vaillant. Je sais qu'il est bien arrivé puisqu'il a été décoré pendant la guerre. Nous n'avons pas de souci à nous faire.

Rassurés, les trois enfants et le grand-père entrent dans la machine.

- Nous voulons revenir au 22 février 1915, explique Léa.

Le grand-père tape la date sur le clavier. Sur l'écran, des chiffres se mettent à tourner de plus en plus vite.

- Regardez, on remonte le temps, s'écrie Anaë.

La machine vibre, émet un grand boum et les chiffres arrêtent de défiler

- Nous sommes arrivés, dit le grand-père en ouvrant la porte.

Tout a changé autour d'eux. On entend des explosions, des sirènes. Des éclairs rouges et blancs illuminent le ciel. Une épaisse fumée noire leur pique le nez. C'est l'enfer !

- Courons jusqu'à la gare, crie le grand-père. Nous n'avons pas beaucoup de temps.

Quand ils arrivent sur le quai, le train est à l'arrêt. Des soldats chargent des sacs postaux, sous le regard des facteurs.

- A quelle heure doit partir le train ?, demande Luc à un soldat

- A 19 heures.

Pendant ce temps, les autres se sont approchés de la grande horloge. Il est 18 h 50. Personne ne fait attention à eux. Léa monte sur les épaules de son grand-père et déplace l'aiguille de l'horloge. Celle-ci avance maintenant de dix minutes. Il est 19 h pile. Le chef de gare siffle et le train démarre.

- Nous avons réussi, s'écrie Anaë. Le train est parti en avance et évitera les bombes. Dépêchons-nous, la machine va bientôt repartir.

Quelques instant plus tard, tous sont de retour dans le présent et redescendent du grenier comme si de rien n'était. Dans la cuisine, la grand-mère des jumeaux prépare un gâteau aux pommes pour le goûter. Le sac de cartes postales, qu'ils avaient laissé sur la table, a disparu. Le grand-père se tourne vers les enfants et leur fait un clin d'œil. Toute cette aventure restera un secret à tout jamais.





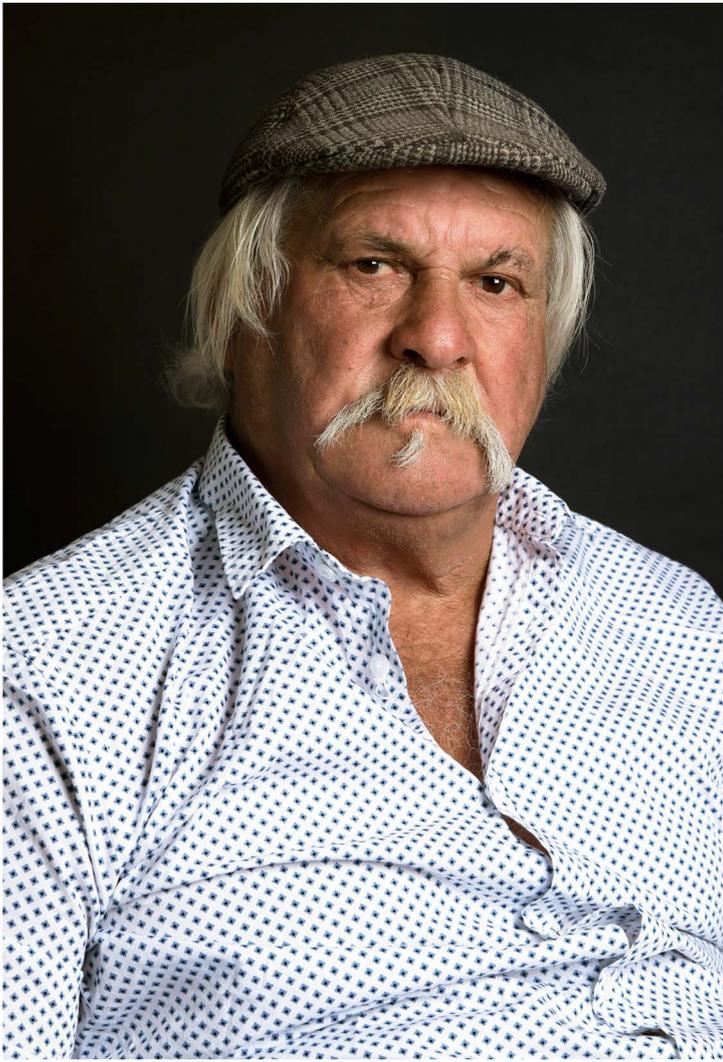
Manouches

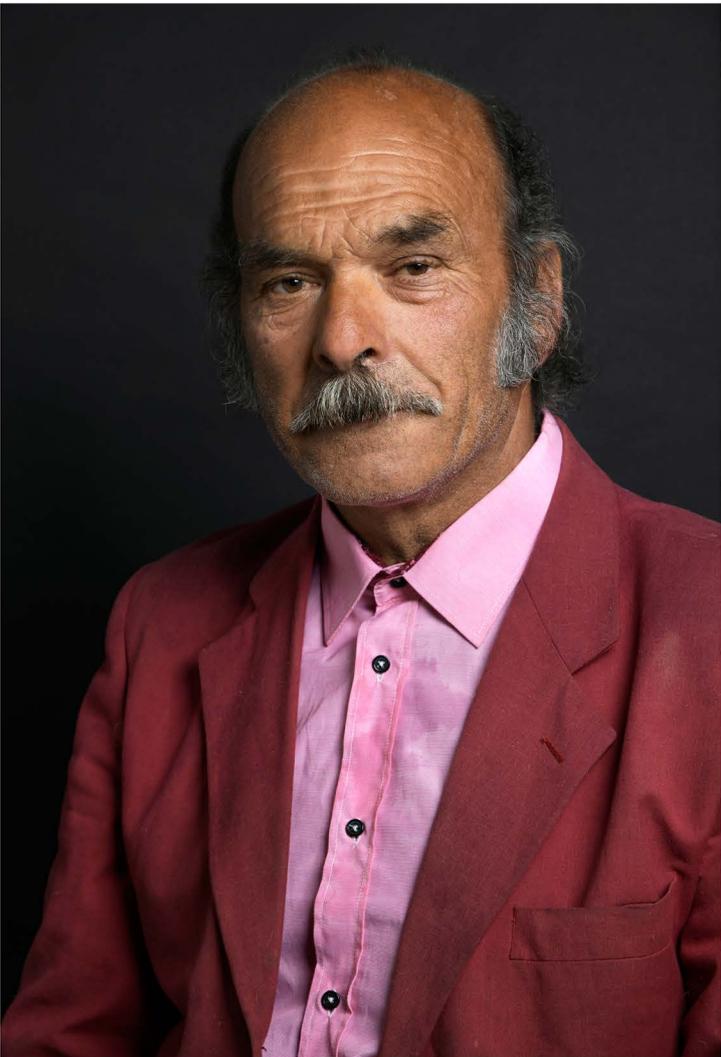
Faisant dialoguer portraits photographiques des membres de la famille, documents historiques, textes, vidéos et montages sonores, le projet se veut une mise en image et en mots de l'arbre généalogique d'une famille de voyageurs. Il s'agit, par la photographie et l'écriture de revisiter son histoire et, ce faisant, de construire avec ses membres, des traces, une mémoire à partager et à transmettre, sous la double forme d'une exposition et d'un livre.

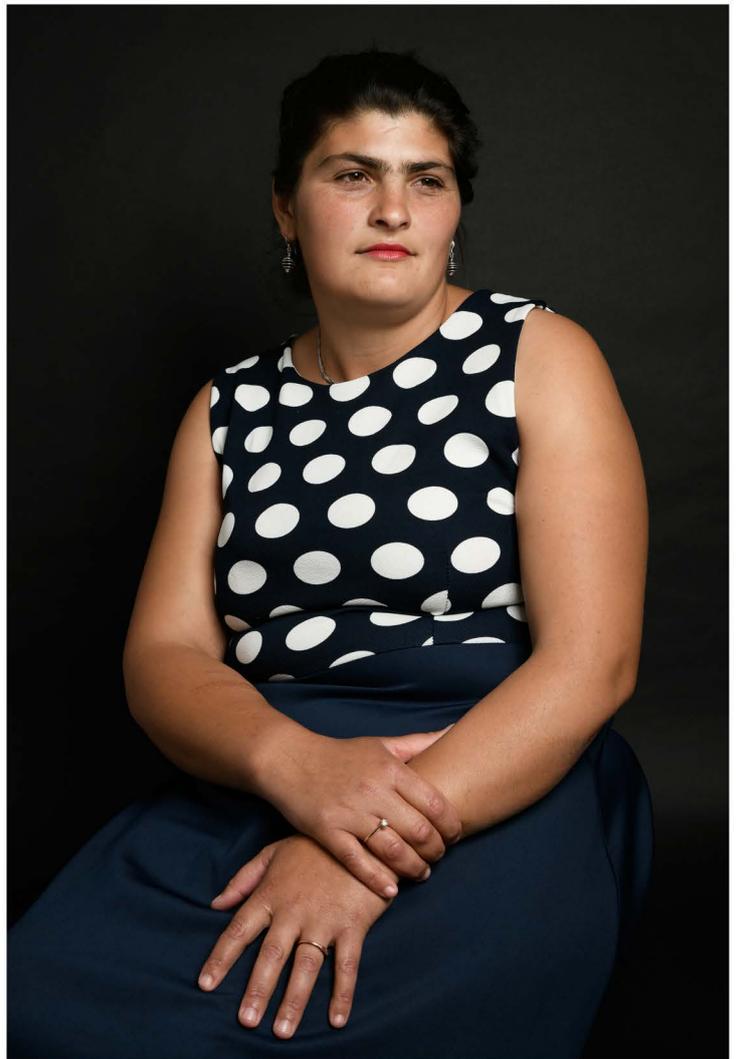


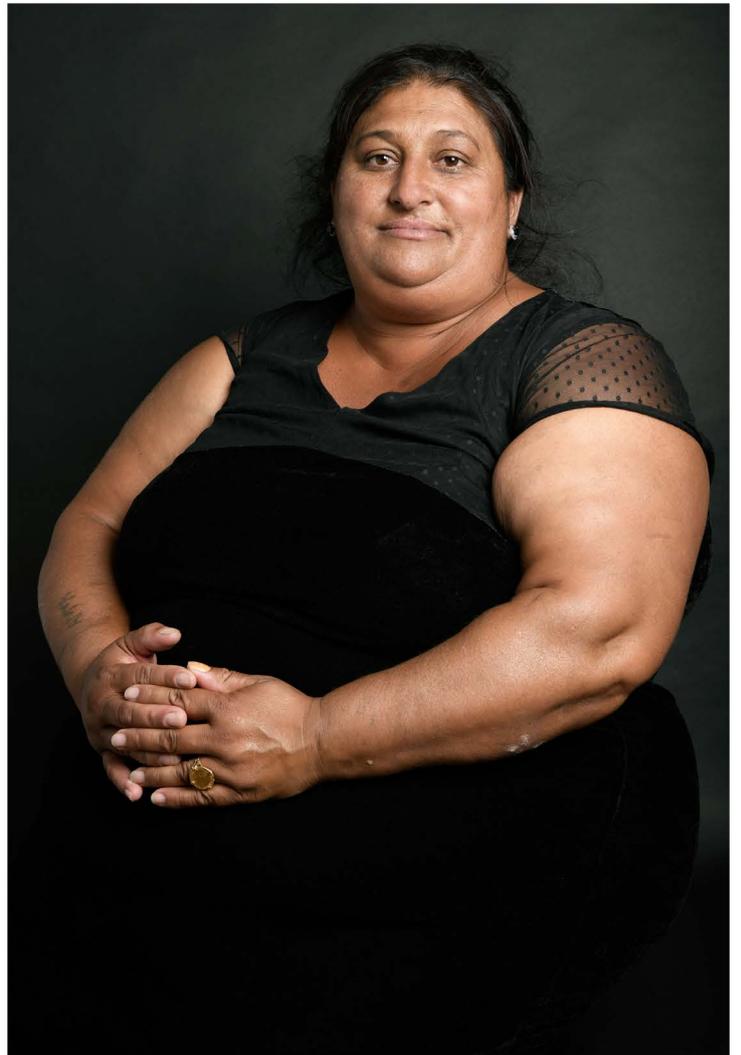


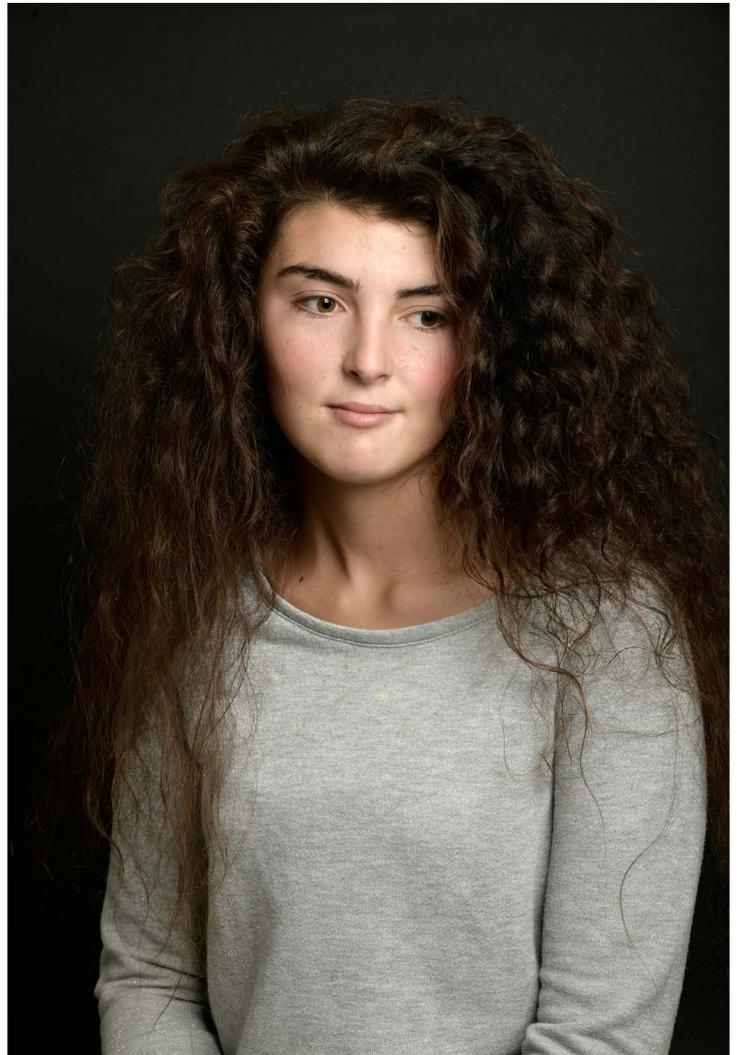




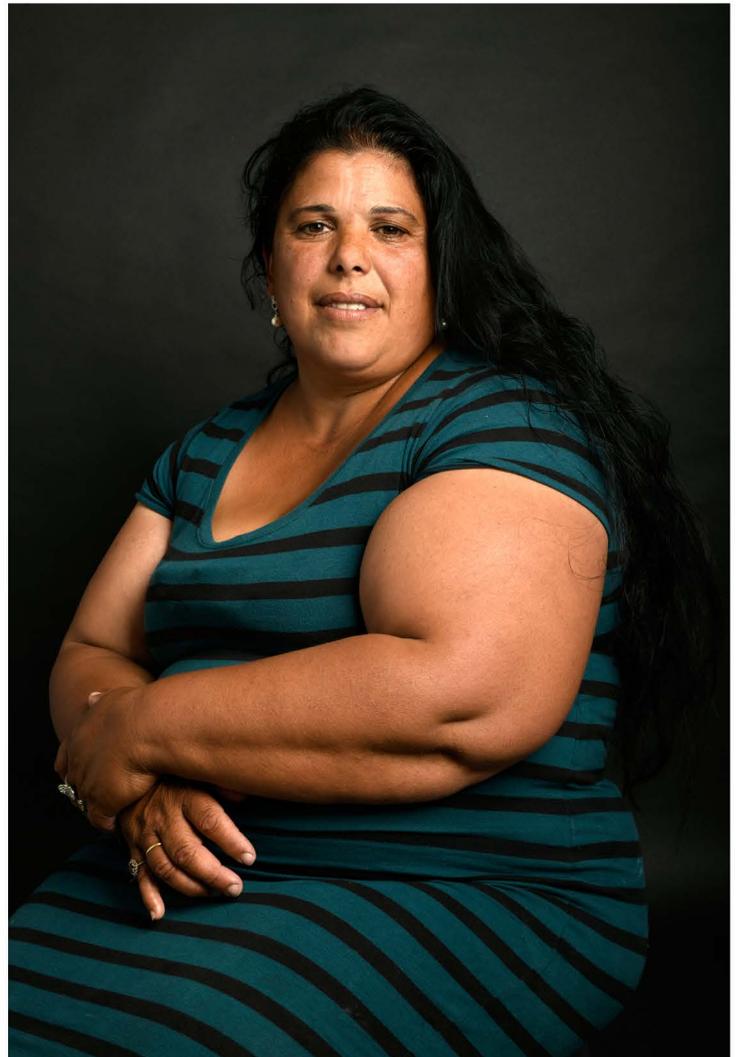
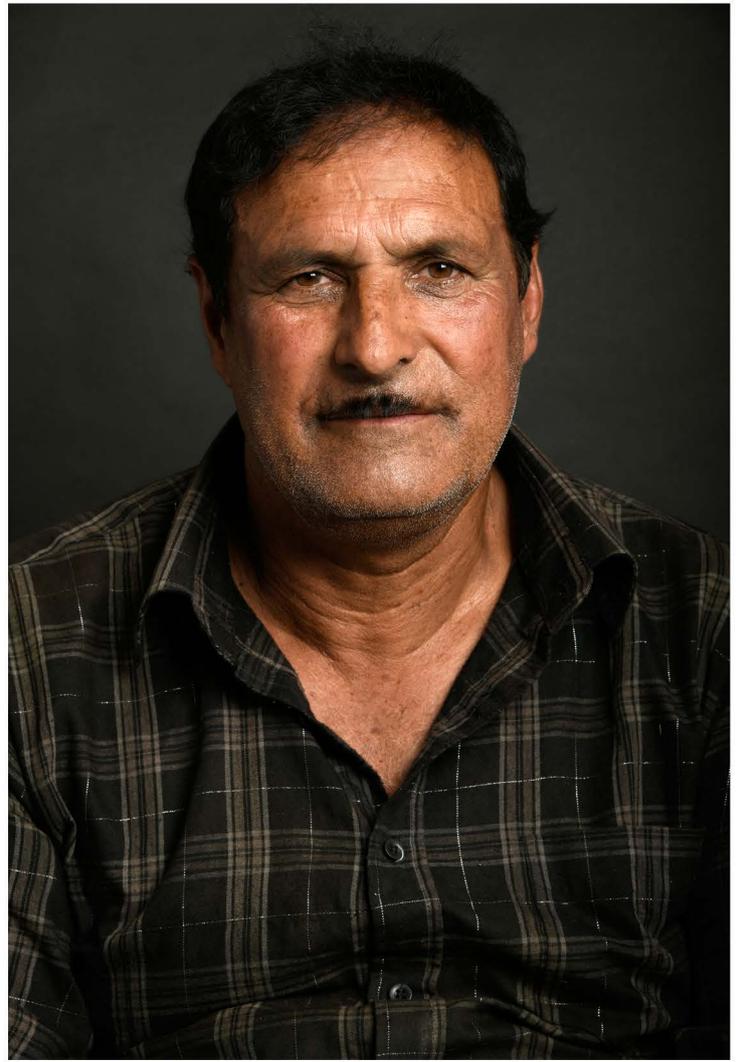


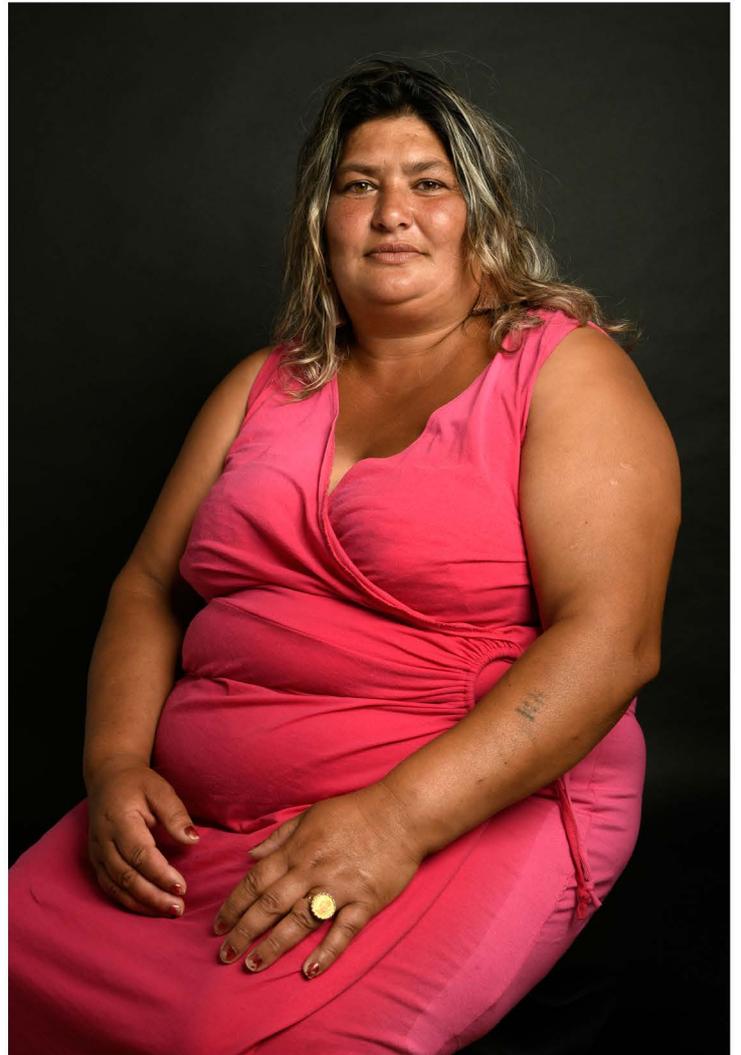


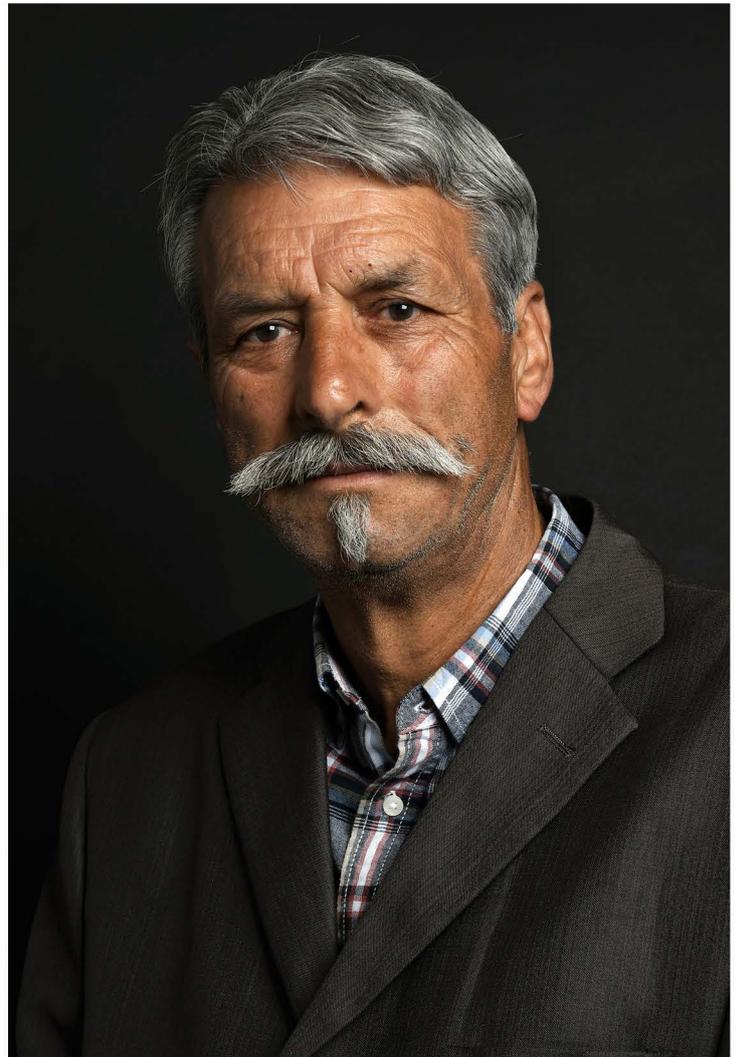












Ma grand-mère ? Bah, c'était la maman de ma mère... Canette. Et mon grand-père, c'était Emile Duville, Didi. Je ne sais pas en quelle année ils sont nés. Je ne sais même pas le pays où ils sont nés. Ces choses-là, vous savez, on n'en parlait pas. Et puis nous, on n'a été avec eux qu'en 1970. Moi, mon papa, il voyageait beaucoup en Normandie. Alors, on était séparés du grand-père, parce que lui, il faisait la Sarthe. Il faisait un peu de commerce avec les marchands de chevaux tout ça, il achetait des chevaux et il les revendait. Et après, on est venus les rejoindre. C'était en 70. Et on a été toujours avec eux un peu. Jusqu'à temps qu'il est décédé. On voyageait avec eux. Par ici. Vers la Touraine. Dans le Loir et Cher...

Ils avait encore des chevaux. Le grand-père, il n'en a pas eu, lui, de voiture. Même Emile, son fils, il n'en a pas eu. C'est maintenant, les petits enfants qui ont des voitures. Nous aussi. Mais avant, on avait tous des chevaux et puis des belles caravanes qu'on faisait faire à Neuvy le Roi. Il y en a qui ont encore leur vieille caravane. Fillette, oui. C'est ma cousine. Mon frère aussi. Il est à Neuillé Pont Pierre, sur une aire, près du supermarché. Il a encore sa roulotte mais il n'a plus de chevaux. Il la déplace avec un camion.

Ils étaient bien, ils étaient gentils, Didi et Canette. Ma grand-mère faisait son manger, son café, sur son feu de bois. C'était joli. Elle avait un poêle à bois comme avant. On a appris beaucoup de choses d'eux. Il faisait des chaises le grand-père. Avec de la paille. Il faisait des beaux paniers. Ma grand-mère, quand elle était jeune, elle faisait ses tournées. Elle vendait ses p'tits paniers. C'était bien. Et puis c'est venu à la génération de nos parents et puis c'est à nous. Et nous maintenant on l'a mis à nos enfants et à nos petits enfants et ça fait que ça continue, la vannerie.

Mes grands-parents, ils nous ont appris beaucoup de choses. Surtout pour le voyage. Les choses qu'il faut faire et qu'il ne faut pas faire sur le voyage. Il fallait être poli avec les gens. Si les gens ne voulaient pas de panier, il ne fallait pas insister. Et quand on allait chez les commerçants, il fallait dire au-revoir, merci et bonjour.

C'est le grand-père qui nous a appris beaucoup de choses sur la politesse. Le grand-père, il était respectable. Père Duville, il était connu. Il y avait beaucoup de fermiers qui le connaissaient. L'hiver, il achetait du fourrage pour ses chevaux. Il avait une bonne réputation pour ça. Vraiment, c'était un grand-père poli, gentil. Il aimait tous ses petits enfants, il ne faisait pas de différence. Il achetait des gateaux, des bonbons, il en donnait à tout le monde. Et puis il s'en rappelait de ses petits enfants. Pour ça, il était vraiment bien.

Ma grand-mère, elle nous apprenait à vendre nos paniers. Comment parler aux gens, tout ça. On demandait s'il y avait des chaises à rempailler. On nous achetait nos paniers. Des fois, contre des légumes, une poule. Avant, notre alimentation, elle était mieux, on avait une meilleure vie. On mangeait de la salade, on avait nos tomates. Les gens, dans les fermes, ils avaient des beaux jardins, les maraichers aussi, on y allait avec de l'argent, ils nous en vendaient. Et puis, dans les fermes, si les gens ne voulaient pas payer les paniers, ils nous donnaient une coupe de poule, des patates, des poireaux, des choux. Il y avait des endroits où les gens faisaient du bon cidre. Ils nous en donnaient. Et quand on mangeait, on en buvait un p'tit peu chacun, c'était bon. Mais maintenant, ça ne se fait plus, hein. La vie, elle a changé. Maintenant, on entend des bruits de guerre, on entend tout ce qui se passe, les tremblements de terre... On allume la radio maintenant, il y a tout de suite de grandes choses graves.

Mon papa, il a été dans les camps à Coudrecieux, dans la Sarthe, près de Bouloire, là. Ils marchaient avec les caravanes et puis tout d'un coup ils ont été arrêtés. Ils les ont mis dans une ancienne usine qui faisait du verre, vous savez, des bouteilles. Il nous racontait ça, papa, qu'ils avaient été pris dans les camps. C'était fermé tout le tour. C'était à la sortie du pays, on y va des moments pour voir. Parce que lui, il nous l'a fait voir. Ils nous a emmenés là-bas pour nous montrer. Bah oui, c'était important.

Cibelle, Juin 2019

As ultimas

Projet autour d'un patrimoine national en voie de disparition : le chignon traditionnellement porté par les femmes portugaises et que ne conservent aujourd'hui que les plus âgées. Ce travail, à la fois documentaire et artistique explore les questions de la mémoire, de la féminité mais aussi de l'évolution de la société portugaise, notamment rurale.















Couto de Baixo. Une silhouette frêle, perchée sur des jambes fines gainées de hautes chaussettes de laine. Un foulard noir qui dissimule mal la naissance des cheveux blancs. Un bâton en guise de canne, elle descend la rue, à petits pas concentrés. Maria Rosa. Rosinha. Celle qui fut dans sa jeunesse belle comme une rose. Elle le dit et le répète dans un sourire qui illumine son visage. Elle l'est encore, belle. Quand sa bouche se plisse dans une grimace de colère, comme quand ses yeux s'émerveillent de la beauté du ciel, le soir. Pour l'instant, elle porte un bidon de plastique. Elle part chercher son eau, à la fontaine. Nous lui proposons notre aide mais elle proteste, moitié rageuse, moitié riieuse. Elle n'a pas besoin de nous, elle n'a besoin de personne.

Ce premier jour, Rosinha est causante. A sa façon entortillée, répétitive, lancinante. Ce jour-là, sa tête est pleine d'une prière. Depuis combien d'années en est-elle imprégnée ? Elle joint les mains, les doigts enroulés autour de son bâton et de son bidon. Nous lui parlons du projet. Elle baisse son foulard noir, tourne la tête, révélant ses cheveux blancs tressés puis enroulés sur eux-même, retenus par un peigne noir. Nous lui parlons de photographie mais le seigneur, à ce moment, occupe seul son esprit. Alors nous la laissons aller pour la retrouver quelques minutes plus tard, dépitée, son bidon vide. L'eau jaillit trop fort, elle n'a pas osé s'approcher de la source. Nous proposons de nouveau de l'aider. Deux femmes sont assises sur les marches d'un escalier. L'une d'elle nous interpelle. Rosinha a un fils, une belle-fille qui s'occupent d'elle. « Moi, je me débrouille toute seule », conclut-elle, amère. Les femmes ont parfois, entre elles, des duretés qui me blessent.

Maria Rosa s'assied à côté des deux autres. Son visage s'est fermé, elle ne nous regarde plus, fixe le sol, gratte les petits cailloux du bout de sa canne, épulche des poussières invisibles sur sa robe noire. Ses lèvres dessinent une moue un peu boudeuse. L'autre la titille. Elle se tait puis se rebiffe dans un éclat de voix. Elle ne veut pas être photographiée. Ni aujourd'hui, ni demain. Elle le dit haut et fort, comme pour lui clouer le bec. Nous ne sommes pas inquiets. Nous reviendrons et stationnerons la caravane sur le bas côté de la petite place pour qu'elle puisse y grimper. Ou bien nous la retrouverons, quelques jours plus tard, dans le village d'à côté. Puisque Rosinha, nous a-t-on dit, ne rate jamais la messe.

Couto de Cima, dimanche matin. Dans la caravane, le studio photographique est en place. Les cloches sonnent. Des familles, des couples commencent à converger. Le partage des rôles est clair. En attendant que débute la messe, les hommes se retrouvent au café ou assis autour de la croix. Les femmes, elles, filent au cimetière. Dans l'église, nous n'apercevons pas Maria Rosa. On nous a dit qu'elle montait à pieds. Je pars à sa rencontre. Je lui proposerais bien mon bras. J'ai envie de ralentir mon pas au rythme du sien. Comme je le faisais, enfant, quand j'accompagnais ma grand-mère aux commissions et qu'elle s'appuyait sur moi. Soudain, je sens le poids de sa main sur mon épaule, le balancement de son corps contre le mien. J'entends presque sa voix : tu es mon bâton de vieillesse. Je ne comprenais pas cette phrase mais elle m'effrayait. Ma grand-mère ne se faisait pas de chignon mais une mise en plis. Et lorsqu'elle ne l'avait pas faite, elle cachait ses cheveux sous un fichu et m'entraînait par les chemins de traverse, pour être sûre de ne croiser personne.

Maria Rosa n'apparaît pas sur le chemin. Aujourd'hui, elle ne vient pas à la messe. Nous apprendrons plus tard que son fils est venu la chercher mais qu'elle n'a pas voulu sortir, une histoire de chaussettes, mal mises ou dépareillées. Nous serons témoin, plus tard, de la capacité de résistance de Maria Rosa, de la force de son corps si fin, si menu, quand elle veut s'échapper. De la puissance de sa volonté malgré les pensées embrouillées. De la vivacité de son esprit derrière les mots qui lui échappent.

Pour l'instant, nous ne savons rien de cela. Nous voulons juste la revoir et descendons à pied à Couto de Baixo en passant par le sentier qui serpente entre les poulaillers et les champs de maïs pour déboucher sur les hauteurs du village, juste au dessus de sa maison. Nous la retrouvons sur les marches de l'escalier, avec les autres vieilles. Elle paraît perdue, grognon. Elle ne nous reconnaît pas. Les autres la grondent comme une enfant capricieuse. Elle se recroqueville, et gratte le sol du bout de sa canne. Elle tourne la tête, cache son visage derrière son bâton, derrière ses mains. Ses yeux gris se durcissent. Elle résiste, Rosinha, et nous comprenons que nous devons la mériter. Son chignon devient notre graal. La quête commence.

Le troisième jour, nous décidons de passer par sa belle-fille, celle qui lui porte ses repas. Nous connaissons déjà son nom et son adresse. Nous apprenons qu'elle donne parfois un coup de main à sa sœur, qui tient un café à la sortie de Couto de Cima. C'est là que nous la trouvons, au terme d'une journée de recherche. Elle nous écoute poliment mais ne peut rien pour nous. Elle n'est que la belle-fille, la veuve du premier fils, décédé dix ans plus tôt. Elle s'occupe de sa belle-mère, lui porte à manger, la lave, la coiffe. Mais cela ne suffit pas. C'est à l'autre fils de décider. Et c'est à nous de le trouver. Nous savons qu'il passe deux fois par jour. Tôt le matin et en fin de journée. Retour à Couto de Baixo.

Assise avec les autres femmes, sur leurs sempiternelles marches, Rosinha a son visage des mauvais jours. Un homme se tient face à elle. Je n'aime pas le ton avec lequel il s'adresse à elle, cette voix douceuse que prennent ceux qui ont peur de la vieillesse. Comme si renvoyer les vieux dans l'enfance était une façon de se prémunir de la dégradation à venir. Comme si la perte des mots, l'effacement des souvenirs, l'entrée dans une logique plus circulaire effaçaient toute l'expérience accumulée. Je me sens si déplacée que je prends la fuite. Je laisse Georges tisser seul ce tout petit lien que nous avons tant envie de tendre entre elle et nous. Je pars vers sa maison. Déambuler sur ses traces, dans les espaces qu'elle habite depuis si longtemps, dans ses parcours quotidiens, infiniment répétés, est une autre façon de m'approcher d'elle.

Nous attendons, encore. Une femme se lève, puis une autre. Rosinha reste là, seule avec nous. Son visage se détend. Nous ne bougeons pas. Georges la photographie. Elle proteste moins mais se cache encore le visage. J'ose m'approcher, m'asseoir à côté d'elle. Plus tôt, alors que je m'éloignais, je me suis retournée, pour apercevoir, de loin, sa petite tête dressée par dessus les épaules des autres femmes. Elle me suivait du regard et cela m'a profondément émue. Comme si dans le silence nous avions tout de même construit un petit quelque chose et qu'elle me le faisait savoir par ce regard soudain vif et curieux.

Alors j'ai compris. Être avec elle ne passe pas par les mots mais par le fait de rester là, sans bouger, à respirer tout doucement, à regarder le temps passer, le temps s'enfuir, s'enrouler sur lui-même, comme ses souvenirs. Alors j'ai osé. J'ai osé m'asseoir à côté d'elle. Maria Rosa m'a regardée. Elle a posé sur moi la clarté de ses yeux gris et m'a parlé, vraiment. Je l'ai écouté longuement. Les mots comme une litanie, comme une prière. Comment résumer 94 ans de vie quand ne restent que la solitude et le fantôme de ceux qui sont morts. Il n'y a plus que des fragments, des bribes. La trace d'une enfance commencée en 1925, d'une maison de bois aujourd'hui détruite, d'une fille unique aux très longs cheveux, belle comme une rose. Puis un mari, deux fils, le veuvage, l'éducation des garçons, les vaches, les brebis... Tout arrive en désordre, en boucle, comme une ronde qui m'hypnotise. Je pourrais rester des heures à entendre sa voix aussi menue qu'elle. Elle me montre ses vêtements, ôte son foulard, tourne la tête. Son chignon blanc brille dans la lumière du soir, de fins cheveux s'échappent sur ses tempes.

Ma mère est morte, mon homme est mort. Je suis toute seule... La litanie reprend sans qu'elle ne me pèse. Maria Rosa ne gratte plus le sol de la pointe de son parapluie, elle nous livre ce qu'est sa vie. En peu de mots, elle raconte. Des bribes de prière s'immiscent dans les souvenirs. Elle joint les mains, lève les yeux, s'émerveille de la beauté du ciel, laisse échapper un petit rire avant de revenir à sa solitude. Ma mère est morte, mon homme est mort J'ai deux fils. Je suis toute seule...

J'ai une envie folle de frôler sa main, pour éprouver la douceur de sa peau si fine, presque transparente. Elle se lève, nous souhaite bon voyage, repars à petit pas vers sa maison, se retournant sans cesse pour nous regarder. Nous ne bougeons pas comme hypnotisés. Il est presque 20 h. Son fils n'est pas venu. Et maintenant ? Nous sommes un peu perdus. Maria Rosa s'éloigne, elle va bientôt disparaître en haut de la côte. Demain, nous reprendrons la route. Notre quête continuera mais le chignon de Rosinha nous échappe. Je m'assied sur les marches, sors une cigarette. Retarder, un peu, le moment du départ. Ne pas abandonner encore.

Une de ces vieilles motos portugaises qui pétaradent encore dans les villages s'arrête sur la place. Un homme nous salue. Grand, mince, les yeux clairs. Il tient un sac en plastique accroché au guidon. Sans raison, nous savons qui il est. Il s'engage dans la côte et nous nous précipitons à sa suite. Nous le rejoignons devant la maison de Maria Rosa. Elle est accrochée à son bras, lève vers lui des yeux qui brillent si fort que des larmes montent aux miens. C'est mon fils, dit-elle en nous regardant, grave et fière.

Nous expliquons le projet. Le fils accepte. Nous les menons en voiture jusqu'à la caravane. Rosinha grogne, se plaint un peu mais son fils lui tient le bras. Alors, elle se laisse faire, monte dans la caravane, pose de face, de profil, de dos, proteste quand Georges lui demande de se tourner encore. Il la photographie avec son fils. Ce dernier se tient gêné, ému. Il a toujours vu sa mère se coiffer ainsi : un chignon, toujours le même. Depuis quelques années, elle ne peut plus. Alors, ce sont ses belles-filles qui la coiffent. 94 ans, c'est beaucoup d'années, remarque-t-il. Elle le regarde avec fierté, son charpentier de fils.

Quelle force a-t-il fallu à cette femme pour élever seule ses deux garçons et faire tourner la ferme ? Quelles ressources possède-t-elle encore pour résister avec une telle force. Elle ne veut pas remonter en voiture, s'arque boute, s'échappe, file avec une vivacité qui n'en finit pas de nous surprendre. Son fils hausse le ton, la rattrape, la tire fermement par le bras. J'ai le ventre tordu, l'impression de la violenter. Dans la voiture elle boude de nouveau. A l'arrivée, son fils nous serre les mains. Il semble ému. Peut-être de savoir qu'il gardera ce portrait de sa mère, aux côtés des anciennes photos sur lesquelles s'expose sa beauté passée. J'aurais aimé voir ces photos, connaître la couleur des cheveux de Maria Rosa avant qu'ils n'aient blanchis. J'aurais aimé serré sa main entre les miennes, déposé un baiser sur les fins cheveux de sa tempe, afin de lui dire adieu. Nous agitions la main, en signe d'au-revoir. Demain, nous partons et nous sentons que Rosinha, pour un temps, va nous manquer.